Annales de l'Institut français de Zagreb



NOTE SUR ŠENOA ET LES FRANÇAIS

I

Le XIXe siècle n'est pas seulement le siècle de la renaissance croate, c'est aussi celui où le nationalisme croate a reçu son plein contenu et son sens complet.

Les divers mouvements qui se succèdent en ces années, l'illyrisme, le parti du droit (*pravaštvo*), le yougoslavisme, et vers la fin du siècle les débuts du progressisme et du mouvement paysan, semblent à première vue contradictoires entre eux, et par leurs buts et par leurs méthodes de travail. Certains expriment le traditionalisme et l'historisme, l'idée que la nation croate dans ses luttes doit s'appuyer sur le passé. Dans d'autres, plus forte a été la tendance vers la mise en œuvre radicale des idées et des acquisitions les plus nouvelles. Quelques-uns mettent en relief l'idée croate, d'autres l'idée yougoslave et l'idée slave. Les uns ont fondé leur programme sur le droit public du passé, les autres sur le droit de chaque peuple à une vie et à un développement libres.

En fait, entre ces mouvements et ces courants les différences n'ont pas été telles qu'il paraît au premier regard, mais dans chacun d'eux c'est l'un ou l'autre aspect de l'âme nationale qui s'est exprimé plus complètement. Starčević, l'idéologue du nationalisme sans compromis et le critique de l'illyrisme, s'est développé pourtant sous l'influence de ce dernier mouvement, et sans l'illyrisme on ne saurait même concevoir ses traits personnels. Les recherches historiques de Rački, partisan de la conception yougoslave de Strossmayer, ont fourni aux *pravaši* (partisans du droit) la plupart des matériaux pour établir leurs principes. Les progressistes croates, qui, pour leur part, se sont dressés contre l'historisme des *pravaši*, se sont formés en première ligne grâce aux œuvres des réalistes croates, presque tous *pravaši*, et ainsi de suite.

Auguste Šenoa — en politique adepte de Strossmayer — doit sa popularité littéraire dans tous les milieux à ce qu'il a su donner, dans

ses romans, ses contes et ses poésies, l'expression la meilleure et la plus complète de l'âme nationale croate : l'aspiration à la vérité et à la justice, le respect des conventions, l'histoire comme point d'appui des tendances nationales du présent, le sentiment social, l'idéalisme solide, le croatisme décidé, mais coloré de sentiments slaves et yougoslaves.

Dans ces fondements idéologiques des œuvres de Šenoa, il y a des traits des *pravaši* et des partisans de Strossmayer, et il y a quelque chose que les progressistes, une trentaine d'années plus tard, prendront comme déterminant fondamental de leur travail national : le sens du réel, l'éloignement des utopies et du radicalisme de papier. Et il y a aussi, bien marqué dans l'œuvre de Šenoa, ce qui, dans les années d'après guerre, allait être le caractère le plus significatif de la vie nationale croate, le désir de reconnaître au paysan la place qui lui revient par le nombre et par ses caractéristiques morales. Comme dans le mouvement des frères Radić, pour Šenoa, la paysannerie ne combat pas seulement pour ses intérêts économiques, mais elle est le représentant des aspirations vers la justice, vers l'humanité, vers des formes de vie meilleures.

Dans leurs rapports avec les nations auxquelles les attache leur destin, les Croates ont dû, au XIX[e] siècle, en Autriche, établir leur attitude à l'égard des Allemands autrichiens et des Magyars, dont ils dépendaient politiquement. Par son essai de germanisation Joseph II rapprocha les Croates des Magyars, mais quand ceux-ci essayèrent de les magyariser, c'est vers Vienne qu'ils se tournèrent, de 1830 à 1848. L'établissement de l'absolutisme et de la germanisation après 1848 refroidit de nouveau les sympathies croates pour Vienne et les Allemands, et réveilla les inclinations vers les Hongrois. Le développement ultérieur des conditions politiques et nationales en Croatie, après la ruine de l'absolutisme, a vu naître des courants qui ont marqué comme leur but principal de s'appuyer sur l'Autriche, c'est-à-dire sur les Allemands autrichiens, et il y a eu des groupes politiques pour lesquels la vie commune avec les Hongrois était un but qui va de soi. Mais de sympathies, dans un sens ou dans l'autre, qui auraient pénétré une plus large part de la nation, il n'y en eut pas. Les *pravaši*, les yougoslaves, les progressistes sont tous, plus ou moins, anti-viennois (ou même expressément anti-allemands) et anti-magyars. La critique que fait Starčević de l'illyrisme vient pour une bonne part de ce que les Illyriens ont trop cru en Vienne, dont Starčević était l'adversaire irréconciliable, comme de la politique allemande viennoise. Il en était de même de tous ses partisans et cela s'exprima surtout dans la littérature. On peut en dire autant de Strossmayer et de sa suite.

Dans tout cela il y a quelque chose d'inexplicable au premier regard. Avant tout, les rapports d'un peuple avec un autre peuple ne doivent pas se résoudre seulement eu égard aux circonstances politiques, car entre eux il peut y avoir d'autres liens (culturels et économiques). Et précisément les Croates ont plus ou moins vécu au XIXe siècle dans la sphère culturelle des Allemands. Ils ont fréquenté pour la plupart les grandes écoles allemandes (à Gratz et à Vienne), ils ont étudié dans les ouvrages scientifiques allemands, ils ont reçu les produits de leur culture, ils se sont tenus au courant de leur littérature et de leur théâtre. L'élément allemand dans les villes croates a été si puissant dans la première comme dans la seconde moitié du XIXe siècle, que la langue allemande a été partiellement la langue de la bourgeoisie, du commerce, de l'industrie, etc. Les plus importants écrivains croates de la première moitié du XIXe siècle ont commencé d'écrire en allemand. Ainsi donc la solution des rapports entre les Croates et les Allemands aurait dû s'établir en tenant compte de plusieurs éléments : la position politique de la Croatie, les relations culturelles entre Croates et Allemands, la vie sociale en Croatie.

Dès la première moitié du XIXe siècle, on remarque chez les Croates cultivés un intéressant changement de leurs perspectives intellectuelles. Bien que peu d'entre eux soient arrivés à l'idée que la Croatie pourrait vivre séparée de l'Autriche, c'est-à-dire sans liens avec les Allemands et les Magyars, on aperçoit dès cette époque que les intellectuels croates cherchent comment se libérer de la trop forte influence allemande, qui pourrait être pernicieuse en politique. Ils lisent de plus en plus le français, et cherchent toujours davantage leurs modèles chez les écrivains français. Graduellement cette liaison entre les Croates et la littérature française se développe jusqu'à l'idée de quelques-uns qu'il faut voir dans les Français un type supérieur de nation, car ils sont parmi les premiers dans la lutte pour une humanité nouvelle et libre, ainsi que le dit Vukotinović dans son poème [1]. Mais ce que Vukotinović s'était contenté d'indiquer va devenir entre 1860 et 1880 l'un des principaux éléments de l'œuvre de Šenoa, le plus populaire des écrivains croates : l'idée de l'orientation que doivent prendre les Croates dans leur vie intellectuelle [2].

[1] A. Barac « Notes sur les Français dans la littérature de l'Illyrisme ». *Annales I. F. Zagreb*, I, 1937, pp. 73-85.

[2] De la francophilie de Šenoa (et de Matoš) M. P. Skok s'est occupé dans un article de la *Pravda* (Belgrade) 1933, nº 10, pp. 115-8.

II

Comme la plupart des jeunes Croates de son temps, Šenoa a été formé d'abord aux sources allemandes. Ses parents parlaient allemand entre eux, et ses ennemis littéraires affirmaient que, jusqu'à sa mort, son père n'avait jamais bien appris le croate. Lycéen dans la période de l'absolutisme, il avait composé des poésies en allemand, et dans les polémiques ultérieures on lui a souvent reproché d'avoir été dans l'entourage de Premrou, le germanisateur honni. Il lut beaucoup de livres allemands, fit quelque temps ses études à Vienne, il fonda son éducation esthétique sur l'étude des œuvres allemandes, et il écrivait très correctement l'allemand.

A côté de cela, Šenoa étudia pourtant les langues slaves et apprit bien le français. Son séjour à la faculté de droit de Prague, parmi les Tchèques, après 1860, après l'échec de l'absolutisme et de la germanisation, quand il fallait réorganiser l'Autriche, eut un tel effet sur lui qu'il devint et resta pour toujours l'adversaire de tout contact étroit avec les Allemands autrichiens et cette attitude s'étendit à tous les domaines de la vie. Dans ses correspondances de Prague au journal de Zagreb *Pozor* il a exposé surtout l'aspect politique des rapports croates-allemands, et rentré en Croatie, travaillant quelque temps comme journaliste, il remplit la plupart de ses articles de caractère général d'idées anti-allemandes et opposées à toute organisation de l'État, où les Croates seraient liés plus étroitement à l'Autriche.

Cette aversion de Šenoa contre les Allemands, née en premier lieu des circonstances politiques en Autriche et de la conduite de l'absolutisme et des régimes suivants envers les Croates, se développa en une attitude déterminée à l'égard des problèmes culturels et politiques, et dans la revendication que les Croates secouent l'influence intellectuelle décisive des Allemands et se tournent vers les Français.

Šenoa avait appris le français dès le lycée, mais il n'avait jamais été en France, et par suite il n'a jamais dû le savoir à fond. Il en savait tout ce qu'un homme intelligent peut acquérir d'une langue étrangère par le travail personnel et par la lecture. Il a été pourtant le premier qui, en Croatie, à travers toute son activité, a travaillé à répandre l'esprit français et la culture française.

Son travail dans ce domaine a été divers. Avant tout il a traduit en croate les œuvres françaises d'après les textes originaux. En rendant compte des représentations du théâtre de Zagreb et de son travail en général, il s'est efforcé de favoriser le répertoire français. Dans

le *Vijenac*, dont il était rédacteur, il donnait de temps à autre des notes sur la vie française et les livres français, soit dans ses propres articles, soit dans les articles de ses collaborateurs. Il y a en outre des traces significatives de son orientation dans sa production proprement littéraire.

Šenoa a été un traducteur abondant, tant de l'allemand, du polonais, du tchèque que du français. Pour le français il n'a pas été le premier parmi les Croates (avant lui il y a eu Vraz, Jurković, Veber et d'autres) au XIXe siècle, mais c'est lui qui a travaillé de la manière la plus systématique, avec l'idée la plus claire de la façon de réaliser ce travail. Dans les vingt ans, ou un peu plus, de son activité littéraire, il a traduit, entre autres, Racine (Phèdre), Musset, Sandeau, Sardou, Girardin, Bayard, Labiche, Delavigne, etc...

La plupart des œuvres traduites appartiennent au théâtre. Šenoa n'a pas été le premier qui ait adapté des pièces françaises pour le théâtre de Zagreb, mais il a été le premier littérateur croate du XIXe siècle qui les ait traduites de l'original. Il est le premier des Croates qui a écrit sur l'importance de la traduction directe, et le premier des critiques théâtraux croates qui ait émis, avec clarté et netteté, les principes auxquels doit se tenir le traducteur.

Dès 1866, à 27 ans, il remarque dans un compte rendu de la représentation du *Gamin de Paris*, que la traduction a été évidemment faite de l'allemand : « on ne fait une chose semblable nulle part au monde, sauf à Zagreb, et on le fait de telle sorte qu'un frisson vous prend en entendant l'imitation aveugle des phrases allemandes [1]. » La même année à propos de la représentation du drame *Le père de la débutante* de Bayard et Théaulon, il écrit du même ton : « Je ne sais de quel front la direction a osé écrire *traduit du français*, quand on voit, par les noms des personnages et par la langue, que cette comédie si fine a dû s'ouvrir son chemin dans la langue croate à travers une mauvaise adaptation allemande, quand la phraséologie montre que le traducteur a traduit la pièce de l'allemand [2]. »

Dans son compte rendu du drame de Scribe *Adrienne Lecouvreur*, Šenoa fait encore quelques remarques générales : « Nos lecteurs peuvent penser que, dans l'original, le dialogue respire l'esprit français, qu'il a la dignité française, comme un palais ou un parc des grands Louis. La traduction, par malheur, ne montre plus cette délicatesse, et le traducteur ne connaît bien ni le croate ni le français, et il ne sait rien de la culture de cette époque. » Puis il passe à la critique de détail de la traduction, du débit des acteurs, en faisant res-

[1] *Pozor*, 1866, N° 119 (Šenoa, *Sabrana djela*, XV, pp. 17-20).
[2] *Pozor*, 1866, N° 124 (*Sabrana djela*, XV, pp. 21-25).

sortir d'une part la beauté de l'original, de l'autre l'insuccès de la traduction et de la diction, avec des citations de textes français en face de la traduction maladroite [1].

Combien Šenoa restait conséquent avec ses principes, il l'a montré dans ses traductions. Celle de *Phèdre* est la première traduction croate en vers d'après le texte original. M. Skok l'a étudiée dans son article *Šenoin prijevod francuske klasicističke tragedije* et il a conclu ses observations en notant que Šenoa a bien compris que le problème essentiel de la traduction est le problème du style [2].

Comme critique théâtral qui a suivi le théâtre de Zagreb pendant près de 20 ans, comme homme qui a participé un certain temps à la direction de ce théâtre, Šenoa s'est acquis la réputation de premier réformateur de la scène croate. Ses réformes ou ses tentatives de réformes ont été de diverse nature : relever la valeur artistique du théâtre croate, constituer un répertoire national, rendre significatif le jeu des ensembles, etc. Mais la plus importante a été qu'il s'est élevé contre la politique théâtrale de Dimitrije Demeter qui faisait représenter surtout des comédies allemandes viennoises, sans valeur artistique.

Il a été le premier écrivain croate de son temps qui ait demandé qu'on donne la première place au répertoire français et surtout au drame réaliste. Dès ses débuts, dans le *Pozor*, il écrivait ainsi : « Certaines gens semblent avoir juré de nous torturer avec d'insipides productions germaniques : Schikaneder, Raupach, Raimond, Kotzebue, et Dieu sait combien d'autres écrivains insignifiants, ces gens-là fourrent sur notre scène. Le plus souvent ces comédies n'ont pas de sens chez nous, car elles sont fondées sur des rapports sociaux tout différents, et les Allemands eux-mêmes les ont reléguées pour la plupart aux archives, car elles ont bien peu de valeur dramatique [3]. »

Après cette attaque contre le répertoire du temps, le même article apporte clairement une proposition positive, en demandant que l'on représente des pièces slaves, françaises et italiennes. « Est-ce que notre comité ne sait pas ce qu'écrivent Sardou, Feuillet, Ponsard, Augier ? » Et il ajoutait : « La valeur de la direction se montre dans un répertoire qui convient à la nation, et qui répond à ses tendances. C'est le signe de l'art véritable, et que le comité agisse en conséquence. Nous avons épuisé les joies du bonheur allemand et de son philistinisme, et il vaut mieux que nous prenions modèle sur les Français, les Italiens et les Slaves, plutôt que sur les Allemands. »

[1] *Pozor*, 1867, N°s 18 et 19 (*Sabrana djela*, XV, pp. 89-97).
[2] *Jugoslavenska Njiva*, IX (1925), 2, pp. 54-60.
[3] *Pozor*, 1866, N° 120 (*Djela*, XV, pp. 20-21).

Ses vues sur le théâtre, qu'il ne pouvait qu'indiquer en passant dans ses critiques, Šenoa les a exposées systématiquement dans une suite d'articles intitulée : « Sur le théâtre croate » (*Pozor*, 1866). Il a indiqué ouvertement la supériorité de l'art dramatique français.

« L'art dramatique français est aujourd'hui, pour ainsi dire, le seul qui produise encore de nouveaux fruits ; la production dans les autres littératures est si faible, que le théâtre, même non français, et surtout celui de la cour de Vienne — cet établissement modèle de l'art dramatique allemand — s'alimente en grande partie des nouveautés françaises. J'ai vu de mes yeux tomber l'une après l'autre les pièces allemandes originales, tandis que les productions françaises de Sardou, de Feuillet et d'Augier étaient saluées avec le plus grand enthousiasme ».

Il reconnaissait bien que la littérature française avait aussi de mauvaises pièces. Il n'était pas charmé à l'idée de faire entrer sur la scène de Zagreb Hugo et Dumas, mais il demandait qu'on y établît la comédie française, le drame réaliste, et même Scribe.

Au cours des années Šenoa pouvait constater que le nombre des pièces françaises augmentait au théâtre de Zagreb, que les traductions devenaient meilleures, et que les pièces elles-mêmes étaient plus récentes. Mais il continuait à insister sur la supériorité du répertoire français. En 1873, par exemple, dans le *Vijenac* à propos de la comédie *Le gant et l'éventail*, il remarquait : « Les critiques allemands frappent sans ménagement sur les productions dramatiques françaises, mais avec tout cela ils assistent très volontiers aux comédies françaises ; il y a même toute une troupe d'écrivains allemands, comme Eirich, Poly Henrion, qui ne font rien d'autre que traduire toutes sortes de comédies françaises, vieilles ou nouvelles. Ils découpent, recousent et vendent comme leur propre marchandise [1]. »

Šenoa pourtant ne réclamait pas seulement le répertoire français, il demandait aussi aux acteurs de prendre exemple sur la manière française de jouer. A propos du *Gamin de Paris*, dont nous avons déjà parlé, il reprochait aux comédiens : « Toute la représentation a été molle, les situations presque toutes faibles, et le dialogue a été débité lourdement et paresseusement. La raison en est que tous les comédiens ont été conquis par le *pathos* peu naturel des acteurs allemands. » Le compte rendu du *Père de la débutante* lui fournit l'occasion de dire directement de quoi il s'agit : « Nos acteurs en général ne connaissent pas ce jeu un peu conservateur, par lequel précisément la comédie française se distingue de la farce viennoise ou berlinoise. Mais en laissant cela, ce ton élégant, et qui convient à de telles pièces,

[1] *Vijenac*, 1873, N° 38 (*Djela*, XV, pp. 192-193).

manque à notre compagnie dramatique ; on ne le trouve que sur les grandes scènes, et nos acteurs doivent acquérir beaucoup de qualités nécessaires. Et il nous faudra attendre longtemps avant que la fine veine française prenne le dessus sur la farce dans les pièces gaies [1]. »

En raison de tout ce qu'il demandait au théâtre, il est compréhensible que Šenoa ait salué avec joie toute tentative de représenter à Zagreb quelque bon drame français, de la manière qu'il désirait. C'est pourquoi il écrivit un compte rendu enthousiaste du drame de Feuillet *Montjoye* quand on le donna à Zagreb [2]. Son article commence par ces mots : « Le samedi 10 novembre on a représenté pour la première fois sur notre théâtre une pièce fort intéressante, le *Montjoye* de Feuillet. Nous sommes grandement satisfaits d'avoir trouvé à Zagreb un ouvrage dramatique si exquis, si excellent. »

Dans les années 70 on représenta, et pour ainsi dire on acclimata sur le théâtre de Zagreb Sardou, Scribe, Augier, Feuillet, et on donna aussi les tragédies de Voltaire et des classiques français, les drames de Dumas et d'autres écrivains moins connus. Aussi Šenoa, pendant ces dix ans, n'eut pas à combattre pour le répertoire français, mais il a su faire de sérieux reproches à la direction du théâtre, quand elle monta quelque drame français médiocre, ou qui ne convenait pas à Zagreb. On voit par là qu'il n'était pas un fanatique partial, mais que ses opinions dramatiques étaient guidées par des principes sérieux. C'est ainsi qu'il s'éleva contre la représentation de la *Tour de Nesle,* qu'il jugeait composée d'après la recette : « Prenez une femme impudique et cruelle, un intrigant audacieux, un roi impie, deux jeunes gens légers, quelques mauvais ministres, des meurtriers, des empoisonneurs, des antres souterrains, des portes secrètes, des lettres, mêlez le tout avec une cuillerée de hasard, partagez en cinq tranches, et servez au public en deux heures et demie, avec un repos à chaque demi-heure, et voilà un drame [3]. »

Il juge sévèrement *Marie Mancini* de Dennery, et *Héloïse Paranquet* de Duratin, et d'autres [4]. Mais quand il a l'occasion de mettre en parallèle deux pièces analogues, l'une allemande l'autre française, il donne la palme à la française. Ainsi, en 1878, rendant compte du drame d'Augier *Les Fourchambault* et de *Die Frau für die Welt* de Wickert, deux drames de la vie sociale sur le même problème, après les avoir analysés, il ajoute ces réflexions : « En lisant ces deux pièces, on y trouve une lointaine analogie, le thème du prêche moral est après tout le même, mais quelle différence ! Augier a simplement

[1] *Loc. cit.* (*Djela,* XV, p. 22).
[2] *Pozor,* 1866, N° 302 (*Djela,* XV, pp. 42-47).
[3] *Vijenac,* 1873, N° 46 (*Djela,* XVI, 235).
[4] *Vijenac,* 1874, N° 41 (*Djela,* XV, 283-285), 1875, N° 7 (*Djela,* XV, 300-301).

tiré du monde un morceau de la vraie vie, il a mis devant nous des hommes, nettement dessinés, en qui coule un sang vif. Ce sont des Français certes, mais ce ne sont pas seulement des Français, ce sont des hommes, que tout le monde, même chez nous, comprend. Cela coule si aisé, si clair, si logique, qu'avec le vif intérêt de chaque scène nous disons : Certes, c'est la vérité, cela doit être ainsi et non autrement. Wickert a été un homme de métier plus qu'un psychologue... Soyons justes. Disons que dans *Die Frau für die Welt* il y a des scènes techniquement achevées, mais on voit qu'elles ont été travaillées. Wickert a travaillé pour le théâtre, il a combiné, assemblé une mosaïque. La création d'Augier est un tout artistique indivisible, comme un jet de cuivre coulé d'un coup dans le moule. Ici est le génie, là le *capriccio*... Avec cette conception artistique de l'Allemand, il n'est pas étonnant qu'il péche essentiellement contre la saine raison, contre la logique. Toute l'atmosphère de la pièce nous étouffe en quelque sorte... Tout y est allemand et de l'école allemande, un peu de sentimentalité, un petit peu de philistinisme, un brin de poésie, un brin de vérité. Depuis Lessing les Allemands fanfaronnent beaucoup dans l'art dramatique, bien que Lessing ait beaucoup tiré de Diderot, et en outre ce vrai chauvin germanique s'est opposé à Racine, à Corneille et à Voltaire, bien que les drames modèles de Lessing n'aient en eux presque aucune poésie. La conséquence, la logique, le sentiment, voilà au nom de quoi les Allemands font des reproches aux Français. Or regardez, je vous prie, cet enfant d'Augier et celui de Wickert. Qui a le droit d'être fier ? En tout cas le Français. Chez lui est la vraie psychologie, chez lui la vie ; ses caractères on peut les rencontrer. Les figures de Wickert, des marionnettes réfléchissantes, que nous Croates, nous ne comprenons pas [1]. »

A propos de la littérature française, Šenoa a surtout écrit sur le théâtre, parce qu'il était critique théâtral. Mais il connaissait aussi le roman français et il affirmait que la France a de « magnifiques, d'inimitables romanciers ». Il cite les belles nouvelles de Musset, les « géniaux » ouvrages de Jules Verne, le Gil Blas de Le Sage « belle œuvre classique, pleine de vérité psychologique ». Il mentionne aussi Feuillet, Hugo et surtout son roman Notre-Dame de Paris, « sa grande œuvre ».

[1] *Vijenac*, 1878, N° 51 (*Djela*, XVI, 224-230).

III

Bien que ce soient surtout les conditions politiques de la Croatie qui aient orienté Šenoa vers la France, et dans une certaine mesure ses conceptions littéraires, on ne peut pas dire qu'il ait envisagé seulement les côtés politiques et littéraires. Comme on le voit par quelques-unes des phrases citées, il estimait que les Croates par leur tempérament sont plus proches des Latins que des Germains. En outre, dans sa recherche d'une orientation culturelle, quelque chose de plus profond a été important encore pour Šenoa : sa conception de l'homme et du monde.

En 1874, dans le *Vijenac* il a longuement parlé des langues et des œuvres que les Croates devraient traduire en premier lieu. Et à ce propos il a émis des idées comme celles-ci : « En allant dans cette direction, nous devrons reconnaître que les peuples latins sont plus près de nous que les Germains... En ces derniers temps, depuis que s'enfle la puissance prussienne, il est bien peu de chose que nous puissions utiliser dans les belles-lettres allemandes. Les Allemands se sont vantés autrefois d'être cosmopolites, et ils critiquaient la vanité des autres peuples... Mais aujourd'hui ce sont les plus grands *Nationalitäten-Schwindler.* Nous ne sommes animés ni par la passion ni par la haine à parler ainsi. Où sont aujourd'hui en Allemagne les hautes idées de Herder ? Elles se sont cachées dans le sac du soldat prussien. Prenez la meilleure revue, prenez l'œuvre du meilleur écrivain allemand et vous me direz que j'ai exprimé la vérité. L'Allemagne seule est grande, noble, honnête et sensée, et les autres peuples rien. Ici cesse la noble fierté nationale et commence l'orgueil, l'insolence, la présomption... Par là les choses allemandes sont étrangères à notre nature, froides, et ne touchent pas notre cœur. Et qui veut agir sur notre peuple, doit le prendre au cœur [1]. »

L'étude des œuvres de Šenoa permet de montrer certaines ressemblances entre ses romans et certains ouvrages français. Ainsi Vladoje Dukat, dans le *Savremenik* en 1918, a attiré l'attention sur les similitudes entre *Mladi gospodin* et le roman de Claude Tillier, *Mon oncle Benjamin.* Et celles qui existent entre *Kanarinčeva ljubovca* et *Germinie Lacerteux* des frères Goncourt sont évidentes ; peut-être prouvent-elles qu'en créant la figure de sa bonne et laide demoiselle Amalija Malenićeva et en décrivant son attitude envers son père, Šenoa avait sous les yeux le portrait de Mlle de Varendeuil du roman français.

[1] *Vijenac,* 1874, N° 28 (*Djela,* XIV, 188-189).

Ce qu'il pensait des Français, Šenoa l'a exprimé aussi, indirectement, dans ses œuvres originales. Son roman *Diogenes* contient, dans le personnage principal, le noble Janković, le type le plus positif de Croate qu'il ait créé : homme instruit, patriote, mais qui ne veut pas se mêler de la vie politique, car en Croatie, à son avis, il y a d'un côté trop de bavards et de radicaux en paroles, et de l'autre des opportunistes. Ni les uns ni les autres ne sont utiles à leur patrie. Antun Janković est un des rares Croates de Šenoa qui unisse au patriotisme la solidité des nerfs et la raison : il parle peu, sait couvrir ses pensées et ses intentions, considère plus le succès de la chose nationale que l'éclat des phrases qu'il emploie. La caractéristique de Janković c'est que, dans le milieu croate, il s'habille à la française, il mêle dans ses propos des expressions françaises, et oblige son valet à porter une livrée française et à parler français avec lui — et cela à l'époque de Marie-Thérèse. Šenoa le décrit ainsi :

« M. Janković était français de la tête aux pieds, je veux dire par le vêtement, mais non par le corps. L'habit, le gilet, les bas de soie blanche, tout était à la dernière mode de Versailles. Mais pourtant ce n'était pas un Français. Ses yeux, son visage énergique, sa large poitrine et ses larges épaules, tout cela révélait l'origine croate [1]. »

Ses sympathies pour les Français, Šenoa les montre encore d'une autre manière dans ce roman. Un personnage important est le descendant de la famille française Sermage. Dans une réunion secrète des seigneurs croates, où Janković n'a pas pu venir, car il a dû détruire ailleurs les intrigues contre la Croatie, la conversation suivante se déroule :

« — Écoutez-moi, frères, mon nom n'a pas de queue en *ić* ou en *vić*, je m'appelle Sermage.

— Laissez les *ić* et les *vić* en paix, sourit amèrement Pogledić, on peut en avoir toute une corbeille pour un sou rouillé.

— Mon père était Français, dit Sermage, mais j'ai tété le lait d'une Croate. Je porte en moi un double sang, mais un seul cœur, et ce cœur je le donnerai volontiers à la terre où j'ai vu le jour. J'ai conservé pourtant quelque chose de la mode française, et Janković s'est habitué à la française...

— Ne courons pas à notre ruine, ne nous frappons pas la tête contre les murs... Il faut être raisonnables. Rentrons en nous-mêmes. Nous sommes assez nombreux. Nous nous sommes engagés dans un rude défilé, nous en sortirons. Si les Croates tombent, les droits

[1] *Djela*, XIII, p. 30

croates périront aussi. Si nous vivons, notre liberté vivra. Cela est français, ou dites que ce n'est pas vrai [1]. »

Ainsi donc ce que Šenoa a appris des Français et ce qu'il tenait pour essentiel, c'est la nécessité d'introduire dans la vie croate plus de rationalisme, d'envisager davantage le succès final de la chose nationale, et non de faire d'inutiles sacrifices par un patriotisme romantique et d'affaiblir la nation. Et dans les paroles de Troilo Sermage sur le double sang qui coule dans ses veines et sur son unique sentiment national, peut-être Šenoa a-t-il exprimé symboliquement l'idée fondamentale de son orientation intellectuelle : c'est comme Croate de culture française et de sentiments croates qu'il peut le mieux servir sa patrie.

Malgré la netteté de son orientation intellectuelle et ses paroles assez sévères sur les Allemands, il ne faut pas conclure à la partialité de Šenoa contre eux. Ayant en vue un large idéal humain : la vie harmonieuse des peuples, leur collaboration culturelle, leur entr'aide mutuelle, et non la domination des uns sur les autres, Šenoa ne pouvait pas haïr la nation qui lui avait donné le fond de sa culture personnelle. Il estimait, eu égard à la situation politique en Autriche, que les Français, en tant que nation, sont plus proches de cette conception de l'humanité, et la critique portait sur les manifestations, qui, chez les Allemands, n'étaient pas en accord avec ces idées. Mais pour cela il avait sous les yeux la conduite des détenteurs autrichiens du pouvoir, et non les Allemands en tant que peuple. D'ailleurs il a parlé avec chaleur de ce qui, chez les Allemands, s'accordait avec sa conception. Si, comme critique, il a jugé sévèrement la comédie viennoise, il s'est rencontré là-dessus avec les Allemands sérieux, car cette comédie n'a aucune importance dans l'histoire de la littérature allemande. Mais il a consacré des articles détaillés et enthousiastes à toutes les bonnes pièces allemandes qui ont été parfois jouées à Zagreb. Ainsi, au temps de ses juvéniles attaques contre le répertoire de Zagreb (1866), quand il réclamait la représentation de pièces françaises, il a rendu largement compte des drames de Schiller, *Les Brigands*, *L'intrigue et l'amour*, *La conjuration de Fiesque*, et de *l'Emilia Galotti* de Lessing [2].

Et plus tard, tout au long de sa carrière littéraire, il a toujours tâché de mettre en lumière la valeur artistique générale des œuvres dont il parlait, sans égard à la nation à qui elles appartenaient.

Certains traits de son activité montrent que Šenoa, alors même qu'il était le mieux disposé envers les Français, a emprunté volon-

[1] *Djela*, XIII, pp. 250-251.
[2] *Vijenac*, 1866 et 1867 (*Djela*, XV, pp. 57, 81, 128).

tiers aux Allemands ce dont il avait besoin. En écrivant par exemple sa poétique, il a établi ses vues non sur l'étude des ouvrages français, mais sur la connaissance des allemands. Une des causes en est peut-être qu'il était plus facile de se procurer les livres allemands que les français. Mais ce seul fait n'aurait pas été décisif.

Tout cela montre bien que Šenoa n'a pas été un fanatique intolérant, mais qu'il a toujours estimé que, au-dessus de toutes les barrières nationales, il y a l'homme, et que l'intellectuel a le droit de prendre le bien de la culture partout où il se trouve, en brisant ainsi ce qui sépare artificiellement les pays et les peuples d'Europe. Cette conviction était du reste la cause de ses sympathies françaises.

ANTUN BARAC.

LA REMISE AUX FRANÇAIS DE RIJEKA (FIUME) DU LITTORAL CROATE ET DE LA CROATIE D'AU DELA DE LA SAVE

Par le traité de Schönbrunn, du 14 octobre 1809, art. 3, § II, Napoléon obtint, entre autres pays, une partie de la Croatie civile, 6 districts de la Croatie militaire, Rijeka (Fiume) et le « Littoral hongrois »... L'article 12 du même traité devait en régler le transfert ainsi que l'évacuation de la part des troupes autrichiennes.

La perte subie par l'Autriche en Croatie englobait 4 régiments de Karlovac et 2 régiments du Ban, avec le territoire provincial croate jusqu'aux bords de la Save, ainsi que le littoral adriatique, perte douloureuse surtout pour le commerce maritime de l'empire habsbourgeois.

Aussitôt la paix signée, l'empereur François attira l'attention de Napoléon sur les difficultés qui pourraient surgir à l'occasion de la remise des régions maritimes aux Français. L'empereur français répondit cependant, par l'intermédiaire de son plénipotentiaire Champagny, le 17 octobre, qu'il ne considérait point ces difficultés comme graves, au moins en ce qui concerne le littoral [1].

Par son manifeste du 14 octobre Napoléon organisa en « Provinces illyriennes » le Littoral et la partie de Croatie qu'il venait d'acquérir, en y joignant d'autres provinces telle la Dalmatie. C'est pourquoi il fallait se hâter d'effectuer le transfert.

Le 23 octobre l'empereur François écrivit, de Tata, au gouverneur de Rijeka Josip Klobušicki, pour lui annoncer qu'il le nommait commissaire, ainsi que le baron lieutenant-feldmaréchal Vincent Knežević, ajoutant que le lieutenant-feldmaréchal comte Bubna arriverait bientôt à Rijeka, porteur d'autres ordres et instructions [2]. Le 30 octobre, l'empereur, toujours de Tata, adressa à

[1] Antoljak, S., « *Dalmacija, Hrvatska s Primorjem, Istra i Slovenija na pregovorima u Ováru i u miru u Schönbrunnu.* » *Jugoslovenski istorijski časopis*, god. V. T. 1-2, 1939, pp. 146-148.

[2] St. Kanzlei, Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2. L'empereur François à Klobušicki, Totis (Tata), le 23 octobre.

Knežević les stipulations de la convention militaire concernant l'évacuation des districts cédés au delà de la Save. Il l'autorise à prendre, avec Klobušicki et Bubna, les mesures qui y sont prévues et l'engage à éviter soigneusement tout conflit. Bien que l'évacuation des troupes autrichiennes fût prévue dans un temps limité, Knežević est invité à la mener à bien avec toute l'attention requise. Au départ de ces troupes des commissaires devaient être nommés dans tous les lieux où des dépôts appartenant à l'État seraient laissés, afin de s'occuper de leur transport et d'accorder aux particuliers pleine protection de leur fortune [1].

La convention militaire adressée par l'empereur à Knežević, signée à Vienne le 26 octobre 1805, avait été élaborée en vertu de l'article 21 du traité de paix de Schönbrunn. Elle eut pour but de « régler les termes respectifs de l'évacuation des différentes provinces restituées à S. M. l'Empereur d'Autriche et de la partie de la Croatie cédée à S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie ».

Nous en citerons les stipulations concernant plus particulièrement le Littoral et la Croatie.

« Art. 14. — Le Littoral et la partie de la Croatie cédée à l'Empereur des Français et roi d'Italie, seront occupés de la manière suivante : le 14 novembre la ville de Fiume et le Littoral Hongrois seront remis aux troupes françaises. La mise en possession de tout le Littoral jusqu'à la Dalmatie et de toute la partie cédée à l'Empereur des Français jusqu'au thalweg de la Save s'ensuivra immédiatement de manière que les troupes autrichiennes ne quittent aucune place, aucun poste, aucun port qu'à mesure qu'elles y seront relevées par les troupes françaises, lesquelles suivront pour se rendre sur ces divers points les étapes ou marches ordinaires des troupes.

« De telle manière, qu'en conséquence du principe fixé dans l'article 11 ci-dessus, les troupes autrichiennes qui auront été relevées tant à Fiume que dans les ports du Littoral hongrois, ne pouvant arriver en suivant leur marche par étapes que le 27 novembre à Carlstadt, les troupes françaises n'occupent cette place que le 28 novembre.

« Art. 15. — Après l'occupation de tous les pays jusqu'à la Save par les troupes françaises le passage sera laissé libre sur les différentes routes et dans les lieux mêmes occupés par les troupes françaises. Les logements et tous les secours nécessaires seront fournis aux troupes autrichiennes se retirant par journée d'étape pour se porter au delà de la Save.

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2. L'empereur à Knežević, de Tata, le 30 octobre.

« Le libre passage des isles dépendantes du Littoral remises aux troupes françaises pour aller dans les ports au delà de la Save sera aussi donné par toutes les routes et par les lieux occupés par les troupes françaises pour les transports de tous les effets militaires, bagages et pour toutes propriétés soit du gouvernement autrichien soit des particuliers jusqu'au 4 janvier 1810 dernier terme des évacuations [1]. »

Le vice-roi d'Italie, prince de Venise et chevalier suprême de l'empire français, Eugène Napoléon Beauharnais, publia, le 2 novembre, à Villach, un décret en italien et en allemand, selon lequel tous les fonctionnaires de toutes les catégories se trouvant dans les pays qui devaient être cédés à l'empereur des Français en vertu du traité de paix et qui occupaient leurs emplois au moment de la promulgation de ce décret, devaient garder leurs places. Dans toutes les communes, ces fonctionnaires auront à prêter serment de fidélité à l'empereur des Français et roi d'Italie le premier dimanche du mois de décembre suivant, à la mairie ou auprès de l'autorité locale la plus haute. Un registre en sera tenu, et les présidents des *magistrats* en adresseront copie au chef de l'état-major. Si par hasard certains fonctionnaires étaient absents ou malades, ou étaient de quelque façon empêchés de prêter serment au dit jour, cela devrait également être enregistré dans le protocole [2].

Sur ces entrefaites les commissaires désignés du côté autrichien arrivèrent à Rijeka : le comte Bubna et le commissaire Knežević (le 4 novembre), ce dernier apportant à Klobušicki, en sa qualité de commissaire politique, le rescrit impérial, daté de Tata le 30 octobre, tandis que la France se fit représenter par le général baron de Guilleminot [3].

Le commissaire français était accompagné des généraux Pertrame, Clausel, Delsons, Bachelieu, ainsi que du colonel Frontin, lesquels précédèrent à Rijeka le général Knežević, lui faisant visite dès son arrivée et lui exprimant — ainsi que Knežević lui-même s'en vanta — leurs respects à cause de sa tenue courageuse à la bataille de Cassano, ce qui, toujours selon Knežević, aurait contribué à l'accomplissement prompt et satisfaisant de sa mission [4].

Knežević et Klobušicki publièrent le 6 novembre un manifeste imprimé en allemand et en italien, à 100 exemplaires. Ce manifeste

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2.

[2] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4.

[3] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118. Klobušicki à l'empereur, de Karlovac le 29 novembre.

[4] Deželić, V., « *Memoari baruna Vika Kneževića* », *Vjesnik kr. hrv. slav. dalm. zemalj. arkiva*, IX, Zagreb, 1907, pp. 68-69.

contenait en somme l'énumération des clauses de la convention militaire, annonçant que Rijeka devait, selon les termes du traité de paix, passer aux Français le 14 novembre, et le Littoral et une partie de la Croatie après cette date. Les troupes françaises entreraient à Karlovac le 28 novembre. D'après la convention militaire les particuliers pourront transférer toute leur fortune au delà de la Save jusqu'au 4 janvier 1810, c'est-à-dire jusqu'au dernier délai fixé pour l'évacuation. Les autorités françaises n'y soulèveront aucune difficulté, et toute cette opération aura lieu sous le contrôle des commissaires autrichiens désignés à cet effet [1].

En sa qualité de gouverneur de Rijeka et du Littoral, Klobušicki ordonne le 12 novembre la cessation du gouvernement impérial dans cette ville et son territoire, s'attribuant la gestion des affaires courantes par intérim, en sa qualité de commissaire aulique plénipotentiaire. Il le fit avant l'occupation de ces régions par les Français afin de faciliter aux fonctionnaires l'option soit pour rester en fonctions sur place, soit pour entrer au service de l'Autriche [2].

Entre temps Klobušicki, Knežević et Bubna conféraient journellement avec Guilleminot au sujet de l'arrivée des troupes françaises et des modalités de l'occupation que ces troupes devaient entreprendre. Un sujet particulier de leurs conférences fut la préparation de l'envoi des troupes à Senj et aux îles de Krk, Rab et Pag, ensuite à Karlovac et dans la partie provinciale de Croatie.

Ils tombèrent également d'accord que la commission chargée de la remise passerait de Rijeka à Senj, où aurait lieu la remise non seulement du Littoral militaire, jusqu'aux territoires des régiments voisins, mais aussi des deux régiments de Lika et d'Otočac.

En ce qui concerne le Littoral, Klobušicki avisa le propriétaire Aleksije de Junković et le secrétaire du gouvernement de Rijeka, Ladislav Geöcza, de se mettre à la disposition de l'armée d'occupation française et du commissaire Guilleminot. Les commissaires tombèrent encore d'accord au sujet du partage de leur travail, de sorte que, durant le séjour de Knežević et de Guilleminot à Senj, Klobušicki aurait à gérer les affaires de Rijeka et à partir ensuite pour Karlovac où serait établi le centre de leurs réclamations nouvelles. Ce dernier s'occuperait en même temps de l'évacuation de la Croatie civile et de Karlovac. Après la remise de Rijeka aux Français, Klobušicki et Knežević publièrent, en croate, une proclamation aux

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2. Un exemplaire de cette proclamation fut envoyé, le 8 nov., à l'évêque Vrhovac qui faisait fonction de ban de Croatie.

[2] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118, Klobušicki à l'empereur, de Karlovac, le 2 novembre.

populations des provinces cédées [1], laquelle fut imprimée également en italien, à Rijeka, le 14 novembre.

Ils y déclarèrent qu'en vertu du traité de paix de Vienne conclu entre les empereurs d'Autriche et de France, devaient aussi passer sous le régime français les provinces autrichiennes situées en deçà de la Save, lesquelles n'étaient pas encore occupées par les troupes françaises. Les signataires de la proclamation sont désignés pour faire fonction de commissaires et plénipotentiaires impériaux. C'est pourquoi ils s'adressent aux habitants des contrées en deçà de la Save et du Littoral hongrois pour les délier des liens d'allégeance qui naguère encore les liaient à sa majesté apostolique impériale et royale, puisqu'ils seront remis aux commissaires français et à l'armée française à la prise de possession de ces régions [2].

Le même jour Guilleminot publia une proclamation en français et en italien adressée aux habitants du Littoral. Il y dit être désigné pour prendre possession, au nom de son souverain, des provinces illyriennes que l'empereur d'Autriche, par le traité de Vienne du 14 octobre, lui avait cédées. Désormais son grand souverain assumera la protection de leur sécurité et de leur bonheur. La fidélité par laquelle ils s'étaient signalés envers leur ancien maître garantit qu'ils continueront avec le même dévouement à servir leur nouveau souverain et qu'ils se montreront dignes d'entrer dans l'immense famille dont il est le chef et le père. Qu'ils accueillent donc en amis les troupes françaises qui viendront occuper leur territoire [3].

Le général Bachelieu fut nommé gouverneur civil provisoire de Rijeka. Le 15 novembre le général de division baron Clausel proclama, au nom de son empereur, la constitution de la nouvelle province de Rijeka [4]. Le même jour il publia un ordre du jour, daté de son quartier-général à Rijeka, en vertu duquel les habitants « des pays cédés doivent, à dater de ce jour, rompre toute correspondance avec l'ennemi ». Les contraventions à cet ordre seront punies sévèrement. Quant à ceux qui possèdent « des objets d'artillerie ou munitions de guerre, soit en propriété, soit en dépôt », ils sont tenus « d'en faire la déclaration aux commandants des places dans les 24 heures [5]. »

[1] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118. Klobušicki à l'empereur, de Karlovac, le 29 nov. La version croate de cette proclamation a été publiée par A. T. Brlić (« *Listine hrvatske* », *Kolo*, Zagreb, pp. 85-90).

[2] St. K., Provinzen, 1809 ; Illirien Grenze, f. 2.

[3] St. K., Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2.

[4] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118. Klobušicki à l'Empereur, de Karlovac, le 29 novembre.

[5] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4. Cette proclamation fut imprimée aussi en italien et en allemand.

Ce n'est que le 16 novembre, la remise de Rijeka étant déjà effectuée, que Klobušicki reçut de la part de la chancellerie hongroise l'ordre de proclamer, avant la remise de Rijeka et du Littoral, que tous les subsides et payements de toute sorte, soit à l'évêque de Senj ou à son chapitre, soit au séminaire, prélevés sur le fonds confessionnel hongrois, devaient être arrêtés [1]. La cour impériale elle-même tenait à ce que la remise et l'évacuation du Littoral et des parties de la Croatie fussent accomplies au plus vite et sans heurt [2].

Le 17 novembre Klobušicki fit savoir à Guilleminot qu'il était autorisé, d'ordre de son souverain, de nommer des commissaires spéciaux « pour l'arrangement définitif des objets civils ayant rapport avec l'évacuation des provinces cédées à S. M. l'Empereur Napoléon sur la rive droite de la Save ».

Un de ces commissaires fut Jean Susanni, « premier assesseur du gouvernement, conseiller royal », lequel demeura à Rijeka en qualité de commissaire civil autrichien, et dont le pouvoir s'étendra non seulement sur Rijeka et les autres parties du Littoral, mais aussi sur les domaines de Vinodol, Hreljin, Bakar et Fužine ainsi que sur les villes de Senj et Karlobag. Il aura à s'occuper de la vente ou du transfert des biens autrichiens jusqu'à la date fixée pour l'évacuation, ou bien à s'arranger avec le gouvernement français à ce sujet, ainsi qu'à assurer tous les biens appartenant aux fonctionnaires et aux autres sujets autrichiens qui voudraient les transporter dans les pays de l'empereur d'Autriche.

Dans une autre lettre portant la même date, Klobušicki l'informe qu'il avait fait toutes les démarches nécessaires pour la publication de la proclamation, que lui et Knežević avaient fait afficher, non seulement dans les régions déjà remises aux Français, mais aussi « dans la partie provinciale du comté d'Agram » située le long de la route de Caroline entre Bakar et Karlovac. Les *judices nobilium*, faisant fonction de magistrats publics, se chargeront d'annoncer, chacun dans son district, que le pays vient de passer au nouveau maître. En ce qui concerne la remise des domaines royaux « enclavés dans cette partie du comté d'Agram », c'est-à-dire de Hreljin, Bakar, Fužine, « et de la seigneurerie coloniale consistante en les bourgs privilégiés Mrkopalj, Ravnagora et Vrbosko », il désigna le conseiller Delivuk en qualité d'administrateur qui devra se trouver en personne à Bakar ou à Fužine pendant l'entrée des troupes françaises

[1] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118. Klobušicki à l'Empereur, de Karlovac, le 29 novembre.

[2] Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Frankreich, Weisungen, 1809, f. 294. Stadion à Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche à Paris, le 14 novembre.

afin de présenter aux autorités d'occupation les fonctionnaires chargés de l'économie de ces domaines [1].

Dans une nouvelle lettre, sans date, Klobušicki informe Guilleminot qu'il avait nommé « pour commissaire subdélégué pour toute cette partie de la Croatie provinciale jusqu'à Fužine en général et pour la ville de Karlovac en particulier », Marko Delivuk, tandis que Susanni avait été désigné pour la région déjà mentionnée. Il lui demande de faire le nécessaire pour que les autorités françaises les reconnaissent et les respectent comme tels [2].

Guilleminot lui répondit le jour même, de Senj, qu'il avait reçu ses deux lettres, et le remerciait du zèle montré à l'occasion de l'occupation des parties de Croatie situées entre Rijeka et Zagreb ainsi que des domaines. Le gouvernement autrichien ayant laissé dans ce pays jusqu'à l'occupation complète, ses agents que les autorités françaises auraient à reconnaître, il lui semble plus pratique et plus simple de donner à chacun d'eux une patente qu'il signera dès son retour de Senj. Ils pourront de cette façon bénéficier, dans l'exercice de leurs fonctions, des privilèges accordés aux agents d'une puissance amie [3].

Ce même jour Klobušicki — décidément très actif — écrivit au conseiller Delivuk et lui envoya la proclamation, signée par lui et par Knežević, en vertu de laquelle la Croatie provinciale jusqu'à la Save devait être cédée aux Français. Le commencement de l'occupation de ce pays par l'armée française fut fixé au 19 novembre, et pour en accélérer le cours Klobušicki désigna Delivuk pour le remplacer dans cette province [4].

Le 18, Klobušicki délivra au commissaire Susanni une lettre patente, par laquelle il portait aussi à sa connaissance que Marko Delivuk venait d'être nommé « commissaire subdélégué » pour toute la Croatie provinciale, et particulièrement pour la ville de Karlovac et pour les domaines royaux situés le long de la route de Caroline, tandis que lui, Susanni était nommé, en la même qualité, pour tout le Littoral et les domaines royaux de Hreljin, Bakar et Fužine, ainsi que pour les villes de Senj, et Karlobag. Il l'autorise en même temps à intervenir auprès des autorités françaises pour tout ce qui regarde la sécurité, la remise ou l'évacuation des dits biens appartenant

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien Grenze, f. 2 : deux lettres de Klobušicki à Guilleminot, de Rijeka, le 17 novembre.

[2] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4. Klobušicki à Guilleminot, sans date.

[3] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 3 : Guilleminot à Klobušicki, de Senj, le 17 novembre.

[4] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 3 : Klobušicki à Delivuk, de Rijeka, le 17 novembre.

soit au gouvernement, soit aux fonctionnaires, soit encore aux particuliers qui voudraient passer dans les pays autrichiens. Quant aux autorités françaises, elles sont priées de reconnaître Susanni en cette fonction [1].

En même temps le commissaire Klobušicki écrivit à l'intendant général des provinces illyriennes à Ljubljana, de Dauchy, en lui envoyant le tableau de l'administration du Littoral hongrois qu'il avait dirigée depuis plusieurs années. Il le prie d'assurer le bonheur à cette bonne et loyale population en lui donnant une bonne administration. Il lui annonça qu'il avait nommé Susanni commissaire dudit Littoral, des domaines et des villes, en lui demandant de le reconnaître en cette qualité [2].

Knežević, Bubna et Guilleminot partirent entre temps pour Senj, ainsi qu'il était convenu, alors que Klobušicki resta encore à Rijeka jusqu'au 20 novembre. Obligé de se hâter à Karlovac à cause de la remise de la partie de la Croatie qui devait s'effectuer jusqu'au 4 janvier 1810, Klobušicki, d'accord avec Guilleminot chargea, ainsi que nous venons de le dire, le conseiller Susanni de régler toutes les affaires concernant l'état, et quelques autres encore dans le Littoral. Le 21 novembre il se mit en route pour Karlovac, accompagné de son personnel et emportant la caisse du commissaire aulique. Le voyage par la route de Louise fut si pénible que sa vie même fut mise en danger par la tempête, la neige et l'insuffisance de vivres. Le passage de la montagne Klek fut particulièrement difficile, de sorte qu'il n'arriva à Karlovac que le 25. Et cependant il eut encore la chance d'y précéder de quelques jours les autres commissaires et d'y faire la connaissance du conseil municipal et des fonctionnaires provinciaux [3].

Quant à l'état d'esprit qui régnait en Croatie, il y a lieu de remarquer que, l'empereur d'Autriche leur ayant annoncé la signature de la paix qui attribuait une grande partie de la Croatie aux Français, et leur ayant déclaré qu'il avait dû faire ce sacrifice dans l'intérêt de la monarchie toute entière, un sentiment de révolte s'empara de la population [4]. Le 5 novembre 1809 le ban Ignjat Guylay fit par lettres ses adieux aux preux Croates, en les appelant ses enfants qu'on lui avait brutalement arrachés, en rendant justice à leur bravoure et à

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 3 : Patente pour M. le commissaire autrich. Jean de Susanni, Rijeka, le 18 novembre.

[2] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 3 : Klobušicki à Dauchy, sans date.

[3] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118. Klobušicki à l'empereur, de Karlovac, le 29 novembre.

[4] Smičiklas T., *Poviest Hrvatska*, II, Zagreb, 1879, p. 411.

leur dévouement, et en les exhortant à ne jamais l'oublier, de même que lui ne les oubliera jamais [1].

Cette proclamation, par laquelle le ban de Croatie fit ses adieux personnels aux Croates des six districts cédés par le traité de Vienne, ne fut nullement goûtée par l'empereur français, lequel ne cacha pas son mécontentement au ban Gyulay.

En même temps, le ministre des affaires étrangères comte Stadion donna au prince Schwarzenberg l'instruction de déclarer à Paris, s'il était interrogé, que l'empereur n'approuvait point le geste du comte Gyulay [2].

Le 7 novembre les états croates adressèrent une requête à l'empereur François, avec la prière de ne pas permettre que la liberté et les droits de Croatie soient bafoués, car la Croatie n'avait pas été conquise par les armes françaises [3]. L'indignation des Croates fut surtout provoquée par la réponse de l'empereur à l'adresse du comté de Zagreb, réponse affirmant que cela ne regardait que l'empereur seul si l'autre moitié de la Croatie avait été cédée à Napoléon.

L'empereur français semble avoir bien connu l'état des esprits en Croatie, car sa proclamation aux Croates devenus ses sujets s'en prend à l'ancien régime autrichien. Napoléon y déclare que leur échec n'est dû qu'à l'enthousiasme qu'ils avaient professé pour la monarchie autrichienne. Les Croates seraient par conséquent victimes de l'ancien régime, lequel par contre s'est, par cette perte, privé de son soutien le plus solide. Tant qu'ils combattaient à l'étranger et qu'ils versaient leur sang pour l'Autriche, leurs familles durent souffrir la faim et la misère. L'Autriche vient d'abandonner leur pays pour conserver ses provinces allemandes. Or lui, Napoléon, les prendra sous sa protection et les soulagera. Ce n'est pas l'appât de l'or ni des terres nouvelles qui l'amène chez eux. C'est leurs cœurs qu'il recherche et qu'il voudrait conquérir. Ses armées ne viennent point chez les Croates en ennemis, mais en amis et en protecteurs de cette terre abandonnée et exténuée, laquelle, en fraternelle union avec eux, retrouvera son bonheur et son bien-être. Son gouvernement leur assurera des jouissances durables et perpétuelles. Qu'ils aient donc confiance en Dieu et en lui Napoléon, qu'ils conservent leur caractère, qui leur a valu l'estime de l'Europe et leur a acquis ses faveurs, et qu'ils soient tranquilles, dociles, fidèles et persévé-

[1] Karlić P., *Kraljski Dalmatin* (1806-1810), Zadar, 1912, pp. 150-152.

[2] Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Frankreich, Weisungen, 1809, f. 294 : Stadion à Schwarzenberg, le 8 décembre.

[3] Lopašić R., *Karlovac*, Zagreb, 1879, p. 68.

rants. Ils trouveront en lui, non seulement un souverain, mais aussi un père attentif [1].

Il semble que cette proclamation fut accueillie favorablement par le peuple de ces régions, qui attendait ses nouveaux maîtres avec un sentiment de curiosité.

Quant à Klobušicki, il attendait à ce moment à Karlovac, ainsi qu'il était convenu avec Knežević et Guilleminot, lesquels, après avoir terminé leur travail à Senj et sur le Littoral, retournèrent à Rijeka et de là poursuivirent leur chemin sur Karlovac. Mais eux aussi eurent à compter avec un retard, imposé par le mauvais temps.

Le 27 novembre fut publiée du côté autrichien une proclamation, en vertu de laquelle les autorités locales furent déchargées de leurs fonctions, et la garnison de Karlovac se retira sur Jaska, après avoir traversé la Kupa, et de là sur Zagreb. Tout ceci se passa sans incidents, dans le meilleur ordre, ce dont on attribua le mérite au général d'artillerie (*Feldzeugmeister*) de Marquetti.

Ainsi qu'il était prévu par la convention militaire, le 28 novembre, les troupes françaises, composées de cavalerie et d'infanterie, occupèrent Karlovac avec ses fortifications et ses faubourgs [2]. Leur commandant, le général baron Delzons, disposait à cette occasion de 2.300 soldats [3]. Mais de Ljubljana, toute une division commandée par le général baron Clauzel était en route afin d'occuper les provinces illyriennes. Clauzel cependant reçut à Rijeka l'ordre de Napoléon de partir pour l'Espagne.

Une partie de l'infanterie et des chevau-légers arrivés à Vrbovsko reçurent l'ordre de partir par Ogulin pour la Dalmatie, étant du reste bientôt remplacés par un bataillon de grenadiers qui devait arriver de la Carniole par Metlika.

Le 28 novembre le général Delzons arrêta le plan de cantonnement pour la Croatie provinciale, donnant l'ordre à toutes les autorités politiques de préparer les provisions de vivres ainsi que les chevaux pour troupes. D'après ce plan devaient être occupés d'une part les positions et les localités dans la direction de Ribnik, d'autre part celles d'entre Jaska et Samobor, et finalement les positions situées entre Stupnik et Sisak, en y employant aussi des détachements de cavalerie.

[1] Smičiklas, II, pp. 411, 412.

[2] St. K., général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118 : Klobušicki à l'empereur, de Karlovac, le 29 novembre.

[3] Lopašić R, *Karlovac*, p. 69. D'après Lopašić, *op. cit.*, p. 68, il y aurait eu 5.000 soldats. L'assertion de Lopasić, selon laquelle Guilleminot aurait assisté à la remise de Karlovac, n'est pas exacte, car celui-ci, ainsi que nous le voyons par le rapport adressé par Klobušicki à l'empereur le 29 novembre, n'était pas encore arrivé à Karlovac.

Dès que le général de brigade Delzons eût occupé Karlovac, il fut salué de la part du magistrat municipal et d'autres services locaux ainsi que de la part des fonctionnaires du comté, des districts, et des arrondissements qui devaient passer sous le régime français. Furent également présents ou représentés à cette occasion les propriétaires de grands domaines qui avaient des terres en deçà de la Save. Ils étaient, on le comprend, désolés du morcellement de leurs propriétés, mais Delzons tâcha de les rassurer, en les assurant que le conseiller d'état Dauchy s'occuperait de leur situation. Le 28 novembre arriva à Karlovac Karlo Krmelić muni d'une patente, signée par Napoléon en personne et par le maréchal prince Berthier, par laquelle il était nommé « grand comte » du nouveau comté français. Klobušicki en informait l'empereur François dans sa lettre de Karlovac du 29 novembre, annonçant qu'à son avis dans la partie occupée de Croatie tout devait rester inchangé, au moins provisoirement, que le système d'administration des comtés tel qu'il est établi en Hongrie et en Croatie, serait maintenu, de même que les fonctionnaires du comté passés sous le régime français [1].

Klobušicki était également chargé d'une mission de la part de la chancellerie de Hongrie de Budapest, c'est-à-dire de s'occuper des archives du Littoral, de Rijeka, Senj, Karlovac et du district de Turopolje, et de faire aussitôt son rapport sur cette question [2].

Les autorités autrichiennes ayant évacué les magasins de vivres de Karlovac destinés aux régiments croates, Guilleminot, étant déjà arrivé à Karlovac, écrivit le 2 décembre à Knežević en lui demandant d'intervenir pour qu'on n'inquiète pas les agents français qui se rendront au delà de la Save pour acheter du froment, et qu'on leur permette de le transporter, puisque de cette façon pourra également être évitée la disette dans ces régions, au profit des populations des deux parties de la Croatie [3]. Le 12 décembre le général Guilleminot informe Klobušicki que toutes les opérations ayant trait à la remise des provinces civiles de Croatie sont terminées d'une façon satisfaisante. Les commissaires d'évacuation désignés par Klobušicki, ont été reconnus par les autorités françaises et ils achèveront cette évacuation jusqu'à la date prévue par la convention militaire, c'est-à-dire jusqu'au 4 janvier 1810 [4]. Guilleminot lui délivra aussi un passe-

[1] St. K., général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118 : Klobušicki à l'empereur, de Karlovac, le 29 novembre.

[2] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4, Joseph Erdödy à Klobušicki de Pest, le 29 novembre.

[3] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4 copie de la lettre de Guilleminot à Knežević de Karlovac, le 2 décembre.

[4] V. Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Frankreich Weisungen, f. 294 : copie de la lettre de Guilleminot à Klobušicki, de Karlovac, le 12 décembre.

port afin que Klobušicki pût se rendre librement au delà de la Save et rentrer à Karlovac. Les autorités françaises étaient invitées à lui faciliter l'accomplissement de sa tâche, le passeport était valable jusqu'au 4 janvier 1810, ainsi qu'il était prévu par la convention militaire [1].

A partir du 20 décembre Klobušicki se trouvait à Zagreb où il recevait de nombreuses plaintes contre les Français au sujet des biens de l'état ainsi que des plaintes de la part des propriétaires terriens de la Croatie d'outre-Save. Répondant à ces plaintes Klobušicki publia une déclaration annonçant que le dernier délai pour le transfert des biens appartenant à l'empereur d'Autriche ou à des particuliers serait le 4 janvier 1810. Pour le moment, et jusqu'à cette date, tout pourrait être transporté au delà de la Save, car les agents français, civils ou militaires, n'y feront aucune difficulté. Du reste les commissaires autrichiens désignés à cette fin y seront également employés [2].

Toujours en vertu de la convention militaire, les détachements français avaient occupé aussi les confins dits du ban (*Banske krajine*) et toutes les régions jusqu'à la Save, notamment Petrinja, Sisak, Jastrebarsko, Gorica, Kurilovec, Brezovice, Obrez, Stupnik et Samobor, atteignant de cette façon la frontière de la Save et coupant ainsi la communication de ces régions avec Zagreb [3].

C'est ainsi, qu'après la remise de Rijeka et du Littoral croate à l'armée française, celle-ci effectua aussi sans incident l'occupation des parties de la Croatie militaire et civile, et ces régions furent englobées dans le cadre des Provinces Illyriennes.

STJEPAN ANTOLJAK.

[1] St. K., Provinzen, 1809, Illirien, f. 4 Passeport de Klobušicki daté de Karlovac, le 12 décembre, signé Guilleminot.
[2] St. K., Général Hiller, Knesevich, Zach, Klobusiczky, f. 118.
[3] Lopašić R : *Karlovac*, p. 70.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

MIRKO BOGOVIĆ [1]

LA GLOIRE ET L'AMOUR [2]

Au début de notre siècle, dans un plaisant petit hameau un peu à l'écart, au delà de la Kupa, à quelques heures de Severin, au pied des Alpes juliennes, vivait une veuve avec son fils Ivan, jeune

[1] Mirko Bogović (1816-1893), *Illyrien*, n'a vu dans la littérature, comme la plupart de ses compagnons de lutte, qu'un moyen de prolonger son action politique et nationale. Sa réputation littéraire, qui s'est fondée en un moment où manquaient les fortes personnalités artistiques et où la notion de la pure œuvre d'art semblait oubliée, ne s'est maintenue que grâce à l'école et pour des raisons patriotiques et pédagogiques. Polygraphe abondant, il a donné le meilleur de sa production dans ses drames, *Frankopan*, *Stjepan roi de Bosnie* et *Matija Gubec* encore au répertoire croate. Ses volumes de poésie ne manquent pas d'intérêt comme miroir des essais, des efforts et parfois des échecs de la jeune poésie croate à travers une trentaine d'années. Ses nouvelles, accueillies avec faveur à leur apparition, et avec enthousiasme par la jeunesse pour leur inspiration patriotique, ont cessé depuis longtemps d'être lues en dehors des classes. Pour l'historien de la littérature elles gardent leur place parmi les premiers essais du genre en Croatie, et pour l'historien des mœurs et des idées une valeur incontestable de témoignage. C'est pour cette raison qu'on a traduit ici *La gloire et l'amour*. On n'y verra que trop clairement la banalité de l'inspiration unie au conventionnel des sentiments, avec la maladresse appliquée de la composition et de l'expression artistique, toujours inférieure aux intentions. Mais, comme pour beaucoup de défricheurs, c'est d'abord de ses intentions qu'il faut tenir compte à Bogović, et aussi des circonstances au milieu desquelles il a fait son œuvre.

[2] Cette nouvelle, publiée d'abord dans le *Neven* en 1854, figure dans le recueil des *Pripoviesti* paru en 1859 et a été réimprimée en 1894 dans le second volume des *Pjesnička Djela* de Bogović, éditées par les soins de Milivoj Šrepel dans les collections de la *Matica Hrvatska*. Le dernier éditeur a cru pouvoir « corriger la langue des nouvelles de Bogović d'après le progrès actuel de la littérature croate » ! — C'est de toutes les nouvelles de Bogović celle qui a obtenu le plus de succès, pour la chaleur du sentiment patriotique, pour l'exaltation des vertus croates, et, à de certains moments, pour la glorification de la fraternité slave. Elle offre encore un écho des sentiments et des attitudes à l'égard du régime napoléonien en Croatie.

homme de dix-sept ans. La petite maison où ils habitaient, et ce hameau, était tout ce qui lui restait depuis qu'un mari aimé était mort quelques années avant, en la consolant, en bénissant son fils et en l'exhortant au nom des soins maternels, de s'efforcer de rester toujours un honnête homme malgré toutes les traverses de la vie. Kuljanić — appelons-le ainsi — avait été autrefois juge de comitat, et son équité, son honnêteté, sa conduite humaine et civile envers les humbles lui avaient acquis leur respect. Mais justement ce mérite rare chez un juge lui attira l'animosité de la noblesse riche de son canton qui avait le droit d'élire les magistrats du comitat, et quelques années avant sa mort, ce fut la cause de son échec aux élections. Il en fut touché au cœur, mais son esprit avisé et sa conscience pure le consolèrent bientôt de cette petite mésaventure qui pouvait arriver à n'importe qui, même au plus honnête homme. De ce temps Kuljanić se retira sur son petit bien et y vécut au sein de sa chère famille, occupé d'une part de ses affaires et d'autre part de l'éducation de son fils unique. Ayant lui-même une certaine instruction, il lui enseignait les connaissances pratiques que le siècle exige avec raison de tout jeune homme qui veut arriver à quelque chose dans le monde. Entre autres choses il prit grand soin de corriger tout préjugé dans ce jeune cœur, et à cet effet il l'éleva dans sa maison et à sa guise, sans suivre l'exemple de ses concitoyens, mais en s'engageant pour cela dans une voie nouvelle et meilleure. Ainsi le jeune Ivan progressait, pour la joie de ses parents, et de jour en jour il se développait de corps et d'âme.

A une demi-heure à peine de la terre de Kuljanić, habitait sur un grand domaine et dans un beau château, le riche noble Blagaić avec sa femme et sa petite fille Janica. C'était un vrai et sincère ami de Kuljanić, depuis leur enfance ; condisciples à l'académie de Zagreb, camarades de dortoir à l'internat, ils s'étaient liés d'une amitié indissoluble, que le temps n'avait pas rompue comme à l'ordinaire, mais avait renforcée. Blagaić était lui aussi homme estimable, sauf l'orgueil excessif qu'il tirait de sa richesse, et la conviction où il était qu'en cela consiste le bonheur. Il était en outre d'un naturel violent, et il pouvait éclater quand quelque chose n'était pas tout à fait à son gré. Sa femme et celle de Kuljanić étaient aussi amies. Toutes deux d'âme bonne et douce ; leur mari, leurs enfants, leur maison et leur foyer et les soins qui s'y rattachaient formaient tout le cercle de leur vie. Elles étaient parées d'un vrai sentiment moral, et elles ne se souciaient pas — pour une part elles les ignoraient — des coutumes étrangères, des modes nouvelles et coûteuses, des voyages, des villes d'eau, des bals hors de chez soi, des concerts, des opéras, des flirts, des migraines, et Dieu sait quoi encore qui aujourd'hui par

malheur passionne le sexe faible. Le croate, comme leur langue maternelle, leur était plus cher à la maison et hors de la maison que le français ou l'allemand. Elles étaient de vraies Croates de l'ancien type, de celles qui, pour le dommage de notre développement national, disparaissent toujours plus dans notre patrie.

Les deux familles se réunissaient tous les deux ou trois jours, tantôt chez Blagaić, tantôt chez Kuljanić, les hommes d'habitude, fumant leur longue pipe, se promenaient de long en large dans la pièce, causant de leurs affaires. Quelquefois ils disputaient des événements politiques du jour, et vidaient un verre de vin rouge. Leurs femmes s'occupaient de leur côté de ce qui les touchait de plus près, leurs chers enfants et les soins du ménage.

Blagaić et Kuljanić, avons-nous dit, disputaient de politique ; et on le comprendra facilement, car Blagaić, caractère violent et un peu glorieux, regardait Napoléon comme un modèle, tandis que Kuljanić, plus modéré et plus instruit, du reste légal de la tête aux pieds, condamnait les aspirations excessives de Napoléon. Mais ces disputes n'entamaient pas la vieille amitié et l'accord des deux hommes ; elles étaient pour ainsi dire l'assaisonnement spirituel de leurs distractions rustiques.

Tandis que les parents vivaient dans un pareil accord, il était naturel que les enfants fissent société, et il semblait même qu'ils ne pussent vivre l'un sans l'autre tant ils s'aimaient. Ivan avait trois ans de plus que Janica, et dans leurs jeux enfantins il était donc le maître et le guide. Avec elle il parcourait le jardin, les vertes prairies, le bois proche. Si Janica avait quelque envie, par exemple une fleur rare, une fraise sous d'épaisses broussailles, un beau fruit sur un grand arbre, Ivan la satisfaisait, bien qu'au prix parfois de ses mains blessées ou ensanglantées. C'était les premiers signes d'une enfantine et innocente inclination réciproque, affermie à mesure que les enfants grandissaient. Les parents se réjouissaient de cet amour, en voyant que ce penchant ennoblissait en quelque mesure le caractère des enfants, en les détournant de certains défauts que contractent ceux qui vivent tout à fait seuls, ou en trop nombreuse compagnie.

Ainsi passaient les années. Ivan avait accompli ses seize ans, Janica treize, quand la mort cruelle saisit à l'improviste le père d'Ivan. Quiconque sait ce que veut dire une vie de famille heureuse, comprendra facilement le choc que fut ce malheur inattendu pour la mère et son fils. Ivan, d'un caractère ardent mais sensible, avec une imagination exaltée, faillit d'abord s'abandonner au désespoir, dans son amère douleur pour un père infiniment aimé. La mère désolée,

qui aurait eu elle-même besoin de consolation, s'efforçait par tous les moyens de consoler son unique enfant.

Le temps guérit toutes les blessures, surtout dans la jeunesse, et ainsi peu à peu la douleur d'Ivan perdit de sa violence, mais l'événement donna une direction décisive et presque nouvelle à ses sentiments. Environ deux mois après la mort de Kuljanić, Ivan, venu en visite chez Blagaić, se promenait dans le jardin avec Janica et cueillait avec elle des fleurs dont ils faisaient des bouquets. Cette aimable occupation le distrayait un peu de ses tristes pensées. Et Janica heureuse de le voir un peu égayé de cet innocent divertissement, et pour lui en offrir un autre, lui proposa, en arrivant près d'un grand étang profond, de faire une promenade en canot.

Ivan détacha le canot du pieu où il était arrêté, et tous deux y montèrent. Il ramait avec adresse, tandis qu'elle se contentait de jouer avec une autre rame. Ils étaient arrivés au milieu de l'étang, quand tout à coup la rame échappa des mains de Janica qui se pencha brusquement pour la rattraper, mais le canot secoué bascula et Janica avec un cri tomba à l'eau. Au même instant Ivan jeta sa rame, sauta après elle et avant qu'elle eut pu couler la saisit. Étant bon nageur il la ramena heureusement sur la rive où quelques instants après il la déposait sur l'herbe. Janica avait perdu connaissance. Avec la pâleur de son visage, ses yeux fermés, ses cheveux mouillés épars, sa blanche robe qui, trempée, ruisselait sur son corps, Janica était toute semblable à une ondine endormie, une de ces ondines dont le peuple raconte qu'elles vivent dans nos rivières et nos lacs. Une émotion violente secoua Ivan à voir près de lui cette charmante créature, mais reprenant ses esprits il se leva d'un bond, puis la souleva, et dans ses bras porta sa chère compagne jusqu'à la ville, que cet accident avait mise en émoi.

En pensant à l'amour sans bornes que portaient à Janica ses riches parents, on peut facilement se figurer à quel point ils furent touchés par cet événement qui aurait pu avoir d'affreuses conséquences, n'eût été Ivan et son mâle courage. Il raconta comment les choses s'étaient passées, et non seulement les parents de Janica mais aussi sa mère, tous pleurant d'attendrissement, l'embrassèrent et le bénirent. Cependant on avait mis Janica au lit, où elle fut prise d'une violente fièvre. Le cocher dut en toute hâte atteler les chevaux, et aller à Karlovac chercher un médecin, qui sitôt arrivé fit les prescriptions nécessaires, en ajoutant que la fièvre se manifesterait encore plusieurs fois, mais passerait et que dans huit jours, sinon avant, la malade serait tout à fait remise. Et en effet il en fut ainsi.

Pendant la maladie de Janica, Ivan dut, sur son désir exprès, rester en ville et être toujours auprès d'elle et le plus souvent même la

servir, ce qu'il faisait bien volontiers. Les parents de Janica satisfirent de bon gré au désir de leur fille, connaissant les sentiments des deux enfants et sachant quelle reconnaissance ils devaient à Ivan d'avoir sauvé leur unique fille d'une mort certaine. Pendant ces quelques jours il arriva souvent qu'Ivan resta seul avec Janica. Quand elle se réveillait d'un lourd sommeil et regardait autour d'elle, elle était contente de le voir assis à son chevet et veillant. Alors sous l'impulsion d'un sentiment puissant, elle saisissait souvent la main d'Ivan et la serrait en silence. Il attirait à lui la petite main et y imprimait ses lèvres brûlantes. Elle rougissait alors et baissait les yeux.

Grâce à sa santé robuste et à des soins attentifs, Janica, à la joie générale, fut bien rétablie en huit jours, comme l'avait dit le médecin. Ivan rentra chez lui. Il semblait qu'un nouveau chagrin l'avait abattu, comme après la mort de son père, mais cette fois le chagrin était silencieux et caché. On pouvait remarquer qu'Ivan en faisait un secret, car il s'efforçait en toute occasion de se montrer aussi gai et insouciant que naguère ; il était toujours appliqué à ses études et aidait avec zèle sa mère dans les travaux agricoles. Parfois, avec le vieux fermier Marko Cordić et accompagné de deux bons chiens Sokol et Vidra, il allait chasser dans la forêt voisine. En vain. Cela même ne pouvait le distraire. Quand il était seul, il lui arrivait de s'enfoncer dans ses pensées et de soupirer profondément. Son gai visage se voilait souvent d'une peine secrète, pour s'éclairer tout à coup et, comment émerveillé de quelque chose devant lui, il se mettait à parler ou à chuchoter. Mais cela ne durait qu'un instant et quand il revenait à lui, il retournait à ses livres, à la surveillance du domaine, ou dans le bois à la poursuite du gibier. Il faut indiquer aussi qu'Ivan fréquentait de moins en moins la famille Blagaić, et dans ces occasions il avait le cœur lourd, surtout quand parfois il se promenait dans le jardin avec Janica, dont on peut dire qu'elle aussi depuis quelque temps avait visiblement changé. Chose étrange ! Ils ne s'amusaient plus, ils ne se promenaient plus dans le jardin, mais le plus souvent ils marchaient en silence l'un près de l'autre, sans savoir que dire ou à quoi s'occuper. Tous deux s'étonnaient du changement. Janica, en vérité, avait essayé d'être gaie comme autrefois, et elle se mettait parfois à chanter quelque belle chanson populaire, mais brusquement sa voix s'arrêtait court, et Ivan ne pouvait plus parler ou plaisanter simplement comme il l'avait fait souvent. Quand leurs regards se rencontraient, ils rougissaient. Quand ils étaient seuls, ils se reprenaient à soupirer l'un pour l'autre. Parmi les livres et l'étude, souvent la douce image de Janica apparaissait à Ivan et elle ne voulait plus disparaître. En cousant ou en filant (ce

n'était pas alors une occupation dont une jeune fille eût honte) elle pensait souvent à lui, et alors le fil s'embrouillait ou cassait, ce qui la faisait soupirer doucement. Mais à quoi bon faire traîner ce qui peut être dit brièvement. As-tu parfois, cher lecteur, observé au printemps un bouton de rose, parsemé de rosée matinale comme de petites perles qui commencent à s'épanouir dès que l'éclaire le premier chaud rayon du soleil levant ? Si tu l'as vu, je n'ai pas besoin d'en dire plus : c'est ainsi que dans ces jeunes cœurs innocents l'affection enfantine se changeait en ce sentiment doux et amer, que l'on appelle le premier amour et qu'une occasion propice fait germer et épanouir dans une jeune âme. Les mères ne comprenaient rien de ce qui se passait chez leurs enfants, et si elles apercevaient en eux un changement elles y voyaient la conséquence naturelle de l'âge, puisque Ivan venait de passer ses dix-sept ans et Janica quatorze, quand d'ordinaire cessent les pensées et les jeux enfantins. Quant à Blagaić, il n'avait pas le temps de s'occuper d'observations psychologiques : étant connu pour un admirateur de Napoléon, il avait été depuis peu nommé *maire* et ses nouvelles fonctions le retenaient souvent hors de chez lui.

Tout ce que nous avons raconté s'était passé avant le moment où commence notre histoire — l'automne 1809.

Année importante ! Qui ne se la rappelle ? Alors le puissant Napoléon, par son décret du 14 octobre, venait d'ordonner que le cercle de Villach, toute la Carniole, la Carinthie, l'Istrie, Fiume, Trieste, le littoral croate, la Dalmatie et ses îles, ainsi que la Croatie civile et militaire jusqu'à la Save, que toutes ces régions porteraient désormais le nom de *provinces illyriennes*. Ce décret exprimait la volonté de Napoléon de fonder sur le passé historique de ces provinces leur nouvel et grandiose avenir.

II

L'automne était à son déclin, quand un jour Blagaić, revenant de voyage, entra brusquement dans le salon. La veuve de Kuljanić et son fils, son Ivan, étaient, ce soir-là en visite au château.

— Bonsoir... je vous apporte de bonnes nouvelles, dit Blagaić en montrant une lettre cachetée.

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? demandèrent à la fois tous les présents.

— Je vais vous le dire, dit Blagaić en s'asseyant et en regardant aimablement Ivan. Puis lui tapotant l'épaule il continua : c'est de toi qu'il s'agit, mon cher Ivan.

— De moi ? demanda le jeune homme un peu troublé.

— Il s'agit d'Ivan ? interrogea aussitôt Janica, dont les yeux brillèrent de joie. Dis vite ce que c'est, mon cher papa.

— Tu sais, Ivan, — reprit Blagaić avec solennité, en caressant ses moustaches grisonnantes — tu sais que j'ai promis à ton père (que Dieu donne la paix à son âme !) à son lit de mort que, comme son fidèle ami, je veillerais sur toi paternellement et que je ferais mon possible, le moment venu, pour que tu prennes un métier honorable, où tu pourrais par tes propres moyens, en honnête homme, arriver au point de te faire estimer et respecter par tous.

— Je sais — dit Ivan, dont les yeux brillèrent, touché qu'il était du souvenir de son père. — Aussi ne tardez pas, je vous en prie, de me dire ce que vous apportez.

— Avant de t'annoncer la nouvelle que je t'apporte, il faut que tu me dises clairement ce que je vais te demander... Dis-moi, Ivan, aimerais-tu entrer dans l'armée du grand empereur ?

— Ah ! s'écria Ivan en se dressant d'un bond joyeusement. Vous allez au-devant des désirs que je nourris en secret dans mon cœur depuis quelque temps.

La mère d'Ivan et Janica pâlirent à ces mots et M[me] Blagaić se troubla.

— C'est bien ainsi, reprit gaîment Blagaić. C'est ce que j'espérais... Écoutez-moi donc... j'arrive de Karlovac où j'ai rencontré hier le célèbre général français Marmont. Je lui ai recommandé notre Ivan, comme un jeune homme instruit et capable, qui désire entrer dans l'armée impériale. Le chevaleresque général m'a promis de me dire dans quelques jours ce qu'il aura décidé là-dessus. Mais, grâce à Dieu, sa réponse ne s'est pas longtemps fait attendre, puisqu'il m'a envoyé hier par son adjudant une lettre où il ordonne qu'Ivan sera reçu dans la glorieuse école militaire de la Flèche. Là Ivan étudiera quelque temps les connaissances militaires et, dès qu'il aura passé ses examens, il sera incorporé comme officier dans l'armée française.

Ne pouvant contenir plus longtemps ses sentiments, Ivan s'élança vers Blagaić et l'embrassa avec transport.

— Calme-toi, Ivan, ne m'embrasse pas si fort... Bon Dieu, tu vas m'étrangler !... Je suis bien content d'avoir touché juste,... oui, oui, j'y pensais depuis quelque temps, et maintenant, j'ai réussi... Tu as de la fougue et du courage, et avec cela, la tête claire. Donc sans aucun doute un bel avenir t'attend sous les enseignes du glorieux aigle français... Et maintenant, femmes, dites-moi ce qui vous a rendues muettes, et vous fait regarder devant vous comme si Ivan était condamné à mort.

— Est-ce que c'est beaucoup mieux ? dit avec les larmes aux

yeux la mère d'Ivan. — Ah, mon seul fils. Es-tu capable d'abandonner ta mère quand tu sais qu'elle n'a personne au monde que toi, et que tu vois qu'elle est à la veille de la vieillesse, des infirmités ?

— Oui, oui — ajouta Janica d'une voix tremblante. Ce serait mal d'agir ainsi... Crois-moi, nous en aurions tous de la peine.

— Réfléchis, mon enfant, remarqua avec émotion Mme Blagaić. Et toi, mon ami, dit-elle à son mari, tu n'avais pas besoin de l'attaquer avec tant d'élan... Réfléchis à ce que tu vas faire, tu sais qu'il est bon de réfléchir d'abord avant d'agir.

— C'est tout réfléchi et décidé, répondit Ivan avec hardiesse et enthousiasme. Toi, ma mère, tu seras sous la garde de Dieu, qui veille sur les justes et les bons, et en outre s'il était nécessaire, tu auras certainement pour t'aider ces généreux et fidèles amis de notre maison.

— Certes, certes, Ivan, il en sera ainsi, sur mon âme ! s'écria Blagaić avec émotion.

— Pour ce qui me concerne, continua Ivan, dites vous-mêmes s'il ne serait pas honteux, quand le monde entier se meut autour d'une brillante étoile, autour de Napoléon le Grand, qu'un jeune homme comme moi croupisse dans l'inaction au coin du feu ! Non, non, c'est impossible ! Aussi ne l'exigez pas de moi. Notre siècle est celui de l'action, de la gloire sous les armes... Le ciel même protège l'audacieux. Il me protégera aussi, croyez-le !... Mon père, il est vrai, n'avait pas une admiration particulière pour Napoléon, et il condamnait tous ses actes, à l'exception du seul code civil. Mais malgré tout mon amour pour mon père, je n'ai jamais été d'accord avec lui là-dessus... Combien de fois, plein d'enthousiasme, je vous ai écouté, M. Blagaić, raconter les exploits de ce grand homme... Et maintenant, je changerais d'idée ?... A aucun prix !... L'étincelle qui couvait dans ma poitrine d'enfant, flambe puissamment maintenant... N'aie donc pas de chagrin, chère maman, mais garde l'espoir que ton Ivan reviendra bientôt couronné de gloire.

— Oui, il reviendra peut-être — remarqua la mère d'Ivan avec tristesse — pour se séparer encore de moi.

— Ma chère Madame — dit Blagaić — ne parlez pas ainsi. Rien ne dure éternellement... Et toute notre vie n'est-elle pas comme une grande maison hospitalière où les uns arrivent tandis que les autres s'éloignent. Se rencontrer et se quitter c'est la destinée humaine.

— Et moi je veux, observa Ivan avec feu, jetant de côté un regard ardent vers Janica, je veux chercher ailleurs dans le vaste monde le bonheur que je ne peux obtenir ici.

— Hélas, mon enfant chéri, je vois bien que tu ne m'aimes pas —,

dit la mère d'Ivan interprétant à faux les paroles de son fils. Et elle se mit à pleurer accablée de chagrin.

Ivan s'élança vers elle et se mit à l'embrasser et à la consoler, au profond attendrissement des autres assistants. Blagaić s'essuya les yeux de la main. Puis Ivan ému reprit après un long silence: — Calme-toi, maman. A quoi bon ? Advienne ce qui doit advenir ! Ce que je viens de décider, je ne m'en dédis pas, par la sainte mémoire de mon père... Mes inquiétudes, mes désirs, mes inspirations seront dominés, puis apaisés par les éclats guerriers de la gloire, auxquels mon cœur répond d'avance joyeusement. Le grand empereur est, comme le montrent toutes ses ordonnances, un ami de notre nation qu'il prise et estime, surtout à cause de son héroïsme. Je suis Croate. Je conquerrai donc la gloire moi aussi, s'il plaît à Dieu, et j'obtiendrai de l'empereur les honneurs et l'estime que j'aurai mérités... Vive Napoléon !

— Vive Napoléon ! cria avec enthousiasme Blagaić. C'est ça, fils, c'est ça, n'écoute pas les femmes, mais la voix intérieure qui te parle. Les femmes en vérité, ont parfois de bonnes idées, mais toutes leurs idées jaillissent de leur sensibilité. Un homme doit prêter l'oreille à la raison. Le cercle d'action de la femme c'est la maison et le foyer ; celui de l'homme — s'il le peut ou le veut — le monde entier. Par ma foi, Ivan, tu m'as enthousiasmé, mieux que n'importe quel orateur de nos anciennes assemblées de comitat. Tu es bien le fils de mon ami Kuljanić. Aussi écoute ce que je vais te dire : (là-dessus il regarda gaiement autour de lui et continua). J'avais, en vérité, nourri certaines intentions à l'égard de ma Janica, qui héritera un jour ou l'autre tout mon bien, assez considérable grâce à Dieu. J'entendais la donner à quelque riche seigneur croate, car quoi qu'on en dise, la richesse est bien, sinon le seul, du moins un grand levier du bonheur en ce monde. En passant je puis dire qu'il y a déjà des prétendants, bien qu'elle soit encore trop jeune... Mais passons et je veux seulement te parler en bref de ce qui te touche particulièrement... Tu as pour ainsi dire grandi avec Janica, tu lui as naguère sauvé la vie ; enfants, vous étiez bien disposés l'un pour l'autre et sans doute maintenant vous ne vous détestez pas. Écoute donc ce que je viens de décider en ce moment solennel : si dans quatre ans tu reviens avec les galons de capitaine et la légion d'honneur, je te donnerai Janica pour femme...

A ces mots tous eurent un tressaillement joyeux. Janica rougissante comme une rose baissait la tête, et Ivan fou de joie s'élança vers Blagaić et, lui baisant la main, dit avec feu : — Monsieur ! — Père, soyez certain que dans quatre ans je reviendrai capitaine avec la croix... ou que je dormirai sous la froide terre, où une autre croix

indiquera que je suis tombé, certes, mais fidèle jusqu'à la mort à l'amour et à la gloire.

Sur ces mots, il se précipita hors de l'étroite pièce pour retrouver son calme à l'air frais sous le ciel serein.

III

Une semaine s'était à peine passée depuis le jour où on avait décidé au château de Blagaić de la nouvelle carrière d'Ivan, qu'il était déjà en route pour la France. Nous n'avons pas à raconter longuement les adieux d'Ivan à sa mère chérie et à toute la famille Blagaić. Tous l'accompagnèrent jusqu'à Rijeka où il devait s'embarquer. Il n'est pas besoin de dire comment sa mère l'embrassa en pleurant, le bénit et l'exhorta à lui écrire souvent, comment Mme Blagaić la consola, comment Janica, les larmes aux yeux et le visage blême, lui donna secrètement un anneau comme souvenir, en lui serrant la main en silence mais avec passion, enfin comment Blagaić, tout ému lui-même, réconforta Ivan et les autres. Un récit détaillé serait superflu, puisque ces choses-là ont lieu d'ordinaire partout où se séparent des êtres unis par l'amour ou par l'amitié.

Ivan arriva vite et heureusement à destination, au collège impérial de La Flèche. Là il se mit aussitôt, de toute son application, au travail pour se préparer à sa nouvelle carrière, et en peu de temps il était parvenu à disputer la première place aux meilleurs élèves, à cause de quoi ses maîtres et ses chefs se mirent à faire son éloge. Chacun s'étonnait de ce jeune Croate qui, si vite, avait dépassé en savoir ses camarades, et ceux-ci, loin de lui en faire grief, l'estimaient tous. Personne cependant ne soupçonna qu'Ivan était poussé par autre chose que l'ambition de la gloire militaire, à une application si rare. Personne n'avait la plus lointaine idée que c'était surtout l'amour. Oui, l'amour, charmant magicien, dont le pouvoir merveilleux — pourvu qu'il soit juste et pur — sait faire de pareils et de plus grands miracles.

Ainsi passa l'année 1810. Ivan écrivait souvent ; sa mère et Blagaić répondaient chaque fois, et pour son anniversaire Janica ajouta un court billet ainsi conçu :

« Mon cher Ivan, C'est avec la plus grande joie que je n'entends que de bonnes nouvelles de toi, ce qui me prouve bien que tu ne m'as pas oubliée, et que tu as vraiment tenu à voir se réaliser ton et — pourquoi le cacher — mon unique désir. Dieu protège toujours ceux qui avancent en ayant confiance en lui, et il les conduit au but.

Espère donc encore en son aide et en tes forces, et prospère le plus possible pour atteindre le but que tu t'es proposé. C'est ce que désire de tout son cœur

ta Janica. »

On ne peut décrire la joie qu'éprouva Ivan en recevant ce premier billet de sa chère Janica, dont l'image idéale l'accompagnait et le poussait à toujours plus d'application. Cette lettre, Ivan la regardait comme une grande relique, et à côté de l'anneau qu'il avait reçu de Janica il la portait sur son cœur, comme d'autres font d'un talisman merveilleux qui les protégerait. Et en vérité, c'était moins cette lettre et cette bague que son amour même qui avait un pouvoir miraculeux sur Ivan, en l'encourageant à persévérer et à avancer toujours mieux dans la voie choisie, et aussi en gardant son cœur de toute pensée et de toute passion impures. Elle est vraiment belle la puissance du premier et pur amour dans un jeune cœur, car elle est la meilleure sauvegarde contre les assauts de la sale volupté et de la dangereuse oisiveté, auxquelles souvent les jeunes hommes sacrifient leur bonheur et leur santé. Il est semblable à un ange gardien, qui mène ses fidèles par un chemin raide, étroit et épineux, mais les mène triomphalement, car s'il les fait parfois trébucher, il leur tend sa main pure, les retire — comme l'or purifié par le feu — du gouffre des malheurs et leur accorde enfin ses dons célestes.

Au début de 1811, Ivan reçut de sa mère la triste nouvelle de la mort de Mme Blagaić après une courte maladie. Blagaić et Janica pleurèrent amèrement la mort de cette noble femme, regrettée aussi de la mère d'Ivan, dont elle avait été la meilleure amie, de sa jeunesse à sa mort. Ce fut la seconde cruelle blessure que sentit Ivan après la mort de son père. Pour en hâter l'apaisement il redoubla d'application dans ses études et son âme se tourna vers les deux brillantes étoiles qui éclairaient l'horizon de son avenir, la gloire et l'amour. Ah ! bienheureux les songes de la jeunesse où il nous semble que la gloire et l'amour — comme les gémeaux, la nuit sur la voûte céleste — resteront côte à côte dans notre vie, brilleront toujours clair sans s'obscurcir jamais ! Mais la sérieuse vie quotidienne est autre chose que ce rêve bouillonnant que fait souvent la jeunesse inexpérimentée : la gloire et l'amour vivent rarement ensemble ; parfois l'un ou l'autre de ces astres se ternit tout à coup, et souvent tous les deux, et d'épaisses ténèbres couvrent alors la route solitaire de notre vie, notre cœur affligé pleure sur les ruines de nos beaux espoirs d'autrefois. Si ce qu'Ivan espérait se réalisa, nous le verrons plus tard.

Pour l'homme occupé par l'étude ou par d'autres soins, le temps passe vite. C'est ce qu'éprouva notre Ivan.

Ainsi arriva l'année 1812. En avril le puissant Napoléon faisait ses préparatifs contre la Russie. La direction du collège de La Flèche reçut l'ordre de faire passer des examens extraordinaires aux élèves pour verser les plus aptes d'entre eux dans l'armée comme officiers. Il en fut comme l'empereur l'avait ordonné. Les examens se firent en sa présence, et les meilleurs élèves furent aussitôt nommés officiers. Ivan Kuljanić et trois ou quatre de ses camarades se distinguèrent particulièrement et reçurent des éloges particuliers. L'empereur lui-même, à qui avait plu ce beau garçon, hardi et bien instruit, s'approcha brusquement de lui, lui frappa sur l'épaule et le regardant de ses yeux de feu, lui demanda brièvement si peut-être il voudrait entrer dans l'artillerie volante, organisée par l'empereur même et assez connue pour sa valeur. Ivan, ému et fier de la grâce impériale, accepta avec joie. Le lendemain il était paré des galons d'or de lieutenant d'artillerie. Que ce fût une distinction particulière, Ivan s'en rendait compte, comme faisaient ses anciens chefs et ses camarades, qui s'en réjouissaient cordialement.

Après quoi, Ivan, à la fin d'avril, demanda une permission de trois semaines pour aller chez lui voir sa mère. Il l'obtint de ses chefs, avec cette réserve qu'à l'expiration il rejoindrait, où que ce fût, l'arrière-garde de la grande armée, qui devait dans quelques jours prendre la route d'Allemagne. Ivan voyagea par terre jusqu'à Marseille, et de là par mer jusqu'à Fiume. Malgré la rapidité du voyage, il lui semblait aller avec la lenteur d'un escargot. Si même il y avait eu alors des chemins de fer et des paquebots, le voyage lui aurait encore paru trop lent, car même la vitesse de ces inventions de notre temps n'aurait pu rivaliser avec le vol de ses désirs et de ses pensées. Cette impatience d'Ivan était toute naturelle, puisque deux ans et demi étaient passés sans qu'il eût vu sa mère, Janica, Blagaić, la tombe de son père, le charmant hameau et tout le pays de la chère patrie, là-bas derrière les Alpes juliennes. Presque tout le long de la route il se représenta la joie de tous à le voir tout à coup parmi eux, et comme lieutenant d'un régiment célèbre, sur la volonté expresse de l'empereur. A peine arrivé à Fiume, il loua une voiture, et en route pour la belle route de Marie-Louise vers sa maison.

Ivan était assis pensif dans la voiture et regardait droit devant lui, sans jeter un coup d'œil sur le « champ des tombeaux » désert et pierreux qui s'étend près de Fiume à gauche de la route. Il ne se détourna même pas à Jelenje, pour voir de là encore une fois la mer bleue verte dans le golfe du Quarnero. De même il ne remarqua pas la beauté romantique de la nature vers la haute montagne d'Osoj,

qui se dresse à 3.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tout cela, si intéressant pour tout autre voyageur, ne le touchait pas le moins du monde, car ses pensées s'élançaient toujours en avant, franchissant monts et vallées. Le cocher, soutenu par le vin de la gourde d'Ivan, le devinait, et il poussa ses chevaux vigoureux dès qu'il eut derrière lui la montagne d'Osoj, d'où la grande route serpente presque toujours en descente. Il était encore jour quand les voyageurs approchèrent du village natal d'Ivan.

Le soleil couchant dorait de ses derniers rayons le clocher de l'église, que l'on voyait de la route sur la droite, apparaissant derrière un bois épais au pied de la montagne. A cette vue Ivan fut saisi d'impressions diverses... Et comment ne l'aurait-il pas été ? C'est le clocher de l'église où Janica et lui avaient été baptisés. A côté de l'église est le cimetière où reposent son père et la mère de Janica. Et là où un chemin se dirige de la grand'route vers le hameau, Ivan ne pouvant plus résister au choc de ses sentiments, sauta à terre, avança rapidement à pied suivi de la voiture.

On pouvait voir que la nature se réveillait après le lourd sommeil de l'hiver. Un doux soir tranquille de printemps couvrait le pays. L'air était imprégné d'un parfum de fleurs. Au bord du chemin, qu'Ivan parcourait vite, fleurissaient des violettes embaumées, et le long du ruisseau qui serpente en murmurant au pied du coteau à travers les broussailles et parfois les pierres moussues, pointaient par milliers les bleus myosotis. Les vieux chênes faisaient un murmure mystérieux avec leurs jeunes feuilles. Un merle au bec jaune voleta en jasant hors d'un buisson, et fila en face dans la forêt épaisse, tandis qu'un pinson plus familier restait perché sur la branche d'un chêne au passage d'Ivan et continuait insouciant sa chanson. Dans le bois voisin une tourterelle se mit à roucouler, appelant son compagnon dans le nid achevé, et un peu plus loin vers le village, on entendait l'agréable tic-tac du moulin. Tout cela émut extraordinairement Ivan, car tout était comme autrefois. Rien n'avait changé, et pourtant tout était en quelque sorte solennel. comme pour attendre ce cher ami dans un tendre salut printanier. Arrivé au voisinage du château, il pressa le pas et de la cour alla droit vers la maison où les premiers à l'accueillir furent ses fidèles compagnons de chasse Sokol et Vidra qui, à sa vue, bondirent vers lui ; aboyant joyeusement et remuant la queue, ils sautaient autour de lui et lui léchaient les mains. L'aboiement des chiens attira la vieille servante louche Dora, qui sortait du poulailler avec un panier plein d'œufs.

— Jésus, Marie, s'écria-t-elle en reconnaissant Ivan, et, voulant joindre les mains, elle oublia le panier, qui lui échappa et — crac —

tomba par terre avec les œufs. Alors Sokol et Vidra se mirent — sans doute pour manifester leur joie — à lécher les œufs écrasés.

— Que diable y a-t-il ? Dora est devenue folle ? — cria en apparaissant sur la porte le vieux fermier Marko Ćordić, mais quand il aperçut et reconnut lui aussi Ivan, il s'élança joyeusement. —Ah, notre jeune Monsieur ! s'écria-t-il, avec l'intention de lui tendre cordialement la main comme autrefois, mais à la vue de sa tenue d'officier, il se mit au garde à vous, leva de sa main droite la pipe de sa bouche, toucha de sa main gauche son bonnet rouge, comme pour saluer et dit sérieusement : — Pardon, mon lieutenant.

— Donne-moi la main, Marko, répondit avec émotion Ivan, qui avait jusque-là regardé en silence tout ce qui s'était succédé en un instant. — Donne-moi la main, mon bon vieux, continua-t-il en lui tendant la sienne.

— Pardon, mon lieutenant... Moi aussi j'ai été soldat... et caporal encore... je sais ce que veut dire la subordination, répondit Marko toujours debout immobile devant Ivan.

— Laisse-ça maintenant, et donne-moi la main, dit Ivan. N'entends-tu pas ce que je te dis ? Là-dessus, Marko voyant qu'il fallait de la subordination, tendit joyeusement la main à Ivan, qui la serra cordialement, et qui, s'élançant dans la maison, demanda :

— Où est ma chère maman ?

— Elle n'est pas là mon lieut...

— Laisse le lieutenant, je te prie, observa gentiment Ivan. Je veux que tu m'appelles comme autrefois... Et où est ma mère ?

— Madame est depuis ce matin au château de M. Blagaić.

— Ah, chez Blagaić, s'écria joyeusement Ivan.

— Oui, Mons..., Ivan, et elle rentrera bientôt puisque le soleil est déjà couché.

— Je vais aller la chercher, dit vivement Ivan.

— Ah tout le monde va être content là-bas, surtout notre bonne dame et... Mais à ce point les mots semblèrent manquer à Marko : peut-être s'était-il encore rappelé la subordination.

— Je vais donc, dit Ivan avec un sourire. Je te recommande mon cocher qui ouvre justement la barrière. Il m'a bien mené, et j'aimerais qu'on prenne soin de lui et de ses chevaux.

— Dans notre maison, toujours a été bien reçu quiconque est venu, et lui non plus ne se trouvera pas mal, dit Marko avec une sorte de fierté, tandis qu'Ivan était déjà en route vers le château proche de Blagaić.

— Vous me reprochez toujours d'être louche, Marko, dit Dora qui se rapprocha au départ d'Ivan, et c'est pourtant moi qui ai aperçu le premier notre jeune Monsieur.

— Oui, il arrive même à une poule aveugle de trouver un grain, railla Marko, et il coupa ainsi la conversation avec la bavarde vieille, puis alla à la cuisine chercher un charbon pour allumer sa pipe.

Cependant Ivan avançait d'un pas rapide vers le château des Blagaić. Une fois proche, son allure se fit plus rapide et silencieuse, et il entra dans la cour sans avoir été remarqué. Il grimpa le perron de pierre jusqu'à la porte de la pièce où il savait qu'en cette saison se réunissait d'ordinaire toute la famille. Il s'arrêta un peu et, prêtant l'oreille, il entendit Blagaić lire le journal à haute voix. Ivan sentit son cœur battre si fort dans sa poitrine qu'il lui sembla devoir éclater de joie et de tendresse. Après s'être un peu ressaisi il frappa à la porte.

— Entrez ! cria Blagaić un peu mécontent d'avoir été interrompu dans sa chère lecture, et aussitôt Ivan ouvrit brusquement la porte et entra.

— Ivan !... Mon fils !... Hé Ivan ! — crièrent joyeusement d'une seule voix Janica, la mère d'Ivan et Blagaić, qui jeta son journal et ses lunettes sur la table.

Tous s'élancèrent vers le cher arrivant. Pleurant d'attendrissement sa mère l'embrassa. Blagaić lui serra cordialement la main, seule Janica — semblable à une timide fée des montagnes — resta debout derrière son père dans un trouble virginal. Un brûlant regard échangé entre les jeunes gens fut à cette occasion le seul salut de leurs âmes, muet mais d'autant plus clair pour eux.

— Mais qu'est-ce que je vois ? s'écria joyeusement Blagaić qui parmi ce trouble joyeux reprit le premier ses esprits. — Officier, et dans l'artillerie encore, et avant le tour... Hé, mon garçon, comment cela ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas annoncé que tu allais venir ? demanda au même moment la mère.

— Je vous dirai tout par ordre, quand j'aurai retrouvé mon aplomb, répondit Ivan d'une voix tremblante de joie.

— Assieds-toi, ici près de moi, dit sa mère en lui faisant place, tenant sa main entre les siennes, et le regardant de son doux œil maternel mouillé de larmes.

— Allons, Janica — mais pourquoi contemples-tu Ivan comme si tu ne l'avais jamais vu ? — Allons, appelle un domestique pour qu'il nous serve le dîner un peu avant l'heure habituelle, car le voyageur doit reprendre des forces.

Janica rougit aux paroles de son père, et se hâta de sortir de la pièce.

Pendant le dîner, servi bientôt après, Ivan se mit à raconter ce qui s'était passé à La Flèche et que nous ne répéterons pas, puisque

nous le connaissons déjà. Il n'est pas besoin non plus de dire l'enthousiasme de Blagaić — admirateur connu de Napoléon — quand Ivan raconta les éloges reçus de l'empereur et sa promotion dans l'artillerie. A chaque instant Blagaić interrompait le récit pour demander quelque détail sur l'empereur, son idole.

— Eh bien, Ivan, — lui dit Blagaić enthousiaste quand il cessa de parler. — Tu as de prime abord surpassé nos espérances et tu t'es visiblement approché du but... C'est bien ainsi, Ivan, et j'en suis content !... Quant à ce que je t'ai dit il y a deux ans, je ne m'en dédis pas... Tu comprends ?

— Je comprends, répondit Ivan avec une émotion joyeuse, en jetant un regard vers Janica et en baisant la main de Blagaić.

Après le dîner, Ivan et sa mère prirent congé, en promettant de revenir le lendemain définitivement.

La claire lune d'une nuit de printemps accompagna Ivan et sa mère chez eux, où ils reprirent leur conversation, jusqu'à la nuit avancée. Entre autres choses la mère d'Ivan lui raconta que Blagaić, depuis la mort de sa femme, était souvent triste et soucieux, et que dans cette disposition, le seul moyen de le distraire était de parler de Napoléon, comme ce soir-là, où en outre l'arrivée d'Ivan l'avait réjoui.

Le lendemain, comme il était convenu, Ivan et sa mère retournèrent chez leur voisin.

Blagaić, pour célébrer comme il convient le retour d'Ivan, son futur gendre, avait invité à déjeuner quelques amis du voisinage. Suivant la vieille coutume croate, on mangea bien, on but, on porta des santés, et on chanta presque jusqu'au soir.

Tous les invités étaient de bonne humeur, sauf un seul, chez qui on pouvait remarquer que cette fête n'était pas de son goût. C'était Luka Krivudić, riche noble du proche voisinage, qui depuis quelque temps fréquentait plus souvent chez Blagaić.

Krivudić était connu dans tout le pays comme un homme passionné, violent et vindicatif. Il était en outre orgueilleux, et méprisait quiconque n'était ni riche ni en vue. Les gens du peuple le haïssaient, car, avant l'occupation par Napoléon de cette région de notre patrie, il les avait exploités et tyrannisés ; la noblesse le détestait aussi à cause de son insupportable fierté et de sa violence, et chacun s'écartait volontiers de sa route. Tous le savaient querelleur, redoutaient ses querelles, probablement parce qu'on disait en confidence qu'il était équivoque et un agent secret — mais de qui, de l'Autriche ou de la France ? — on n'avait pu le savoir. Par suite tout le monde était sur ses gardes, les partisans de la France comme ceux de l'Autriche. D'ailleurs c'était un homme entre deux âges, et,

sans qu'on pût dire qu'il était laid, il y avait quelque chose dans son visage qui faisait une impression pénible. A la vérité, dans les débuts, Blagaić n'avait pas été bien satisfait que cet homme vînt chez lui, mais peu à peu il s'y était habitué parce que, auprès de lui, Krivudić était courtois et discret et que c'était aussi un noble riche — ce qui, nous le savons, avait beaucoup de poids chez lui. Il n'est donc pas étonnant que le bon vieillard eût invité Krivudić à la fête, en pensant lui être agréable. Mais, nous l'avons dit, Krivudić s'était renfrogné. Pourquoi ? personne ne le savait, personne ne s'en souciait, et chacun faisait de son mieux pour être d'autant plus joyeux dans la société de bons amis.

Après le repas la conversation se prolongea entre hommes, pendant qu'on buvait le café et qu'on fumait une pipe, puis chacun, tour à tour, prenant congé du maître de maison et de la jeune maîtresse, la charmante Janica, monta en voiture et rentra chez soi. Krivudić fut parmi les premiers à partir. En prenant congé il ne regarda même pas Ivan et fut très froid avec Janica.

Quand tous furent partis, Blagaić resta seul dans la salle avec la mère d'Ivan, car Ivan et Janica avaient mis à profit le bruyant départ des invités pour aller ensemble dans le jardin. Longtemps silencieux, ils avaient marché l'un près de l'autre, quand tout à coup ils s'arrêtèrent devant un vieux tilleul ombreux.

— Te rappelles-tu, Janica, les guirlandes que nous tressions ici, enfants, pour nos parents ?

— Comment ne m'en souviendrais-je pas ? répondit la voix plaisante de Janica. J'étais assise sur ce banc le jour où, tout ensanglanté, tu m'as apporté dans leur nid deux jeunes tourterelles, dont j'avais eu envie. Tu les avais attrapées pour moi malgré le danger évident puisque — t'en souviens-tu encore ? — tu avais glissé sur le rocher où le nid était dans un buisson, et tu t'étais blessé à la tête et à la main.

— Comment ne m'en souviendrais-je pas, répondit Ivan. Je m'en souviens de ce bienheureux moment, aussi vivement que s'il datait de quelques instants... Tu m'avais alors, dans ce petit ruisseau qui coule le long du jardin, lavé la tête et les mains, dans l'eau froide et pansé avec ton mouchoir... Ah oui, dis-moi, Janica, vivent-elles encore ces tourterelles ?

— Elles vivent certes, et elles s'aiment, dit la jeune fille à demi-voix, et elle baissa la tête.

— Et toi, est-ce que tu m'aimes, âme de mon âme ? demanda Ivan à Janica, en l'embrassant et en la serrant contre sa poitrine.

— Pourquoi le demander, Ivan, quand tu le sais, chuchota Janica, et les autres mots s'arrêtèrent dans sa gorge, car attirées par

une force magnétique les lèvres d'Ivan s'étaient approchées de ces lèvres de corail... Un premier baiser, pur, béni, unit les deux âmes aimantes — à jamais... Un rayon du soleil couchant illumina en cet instant de son éclat ce beau couple, comme pour consacrer et attester la communion de l'amour juvénile.

— Mes enfants, où diable êtes-vous ?... Je vous cherche partout, cria Blagaić tout près d'Ivan et de Janica encore embrassés. Ils se dressèrent d'un bond et au même instant Blagaić parut devant eux, tenant un journal à la main.

— Nous voici, dit Ivan reprenant courage le premier, nous contemplions la beauté de ce coucher de soleil.

— Oui, oui, je sais, admit avec un sourire Blagaić et il les menaça du doigt. Il me semble que votre soleil vient de se coucher à l'instant... Soit, laissons cela maintenant, continua-t-il plus sérieusement. Écoutez ce qu'écrit le journal. Cela te concerne, mon cher Ivan.

— Moi ? et comment ça ?

— Écoute et tu le sauras, dit Blagaić qui mit ses lunettes et lut solennellement ! « S. M. l'empereur Napoléon partira au début du mois de mai pour Dresde où tous les souverains qui font partie de la Confédération du Rhin l'attendront pour lui présenter leurs hommages... » Et maintenant ce qui suit, entre autres choses : « Tous les officiers et soldats de l'armée française, qui sont en permission, devront rejoindre leur corps avant le 12 mai, sans égard pour la durée de leur permission. » Tu m'entends, Ivan ?

— Parfaitement, répondit Ivan un peu ému, mais se reprenant aussitôt : il n'y a pas autre chose à faire qu'à repartir plus tôt que je ne pensais. Sur ces mots il jeta un regard sur Janica qui pâlit légèrement.

— C'est ça, dit Blagaić, tu peux encore rester avec nous environ trois jours, mais pas plus si tu veux arriver à temps.

— Qu'il en soit comme il doit être ! consentit Ivan tandis qu'une flamme s'allumait dans ses yeux. La gloire m'appelle, et quand j'aurai satisfait à son appel, je reviendrai, s'il plaît à Dieu, dans votre cercle aimé pour unir au rameau de laurier que je dois mériter, la tendre couronne de romarin... Peut-être reviendrai-je bientôt, car je pense que nous en aurons bientôt fini avec la Russie.

— Fasse le ciel ! interrompit Blagaić, mais j'estime que la besogne sera plutôt dure avec la Russie, bien que je ne doute pas que là aussi le glorieux Napoléon ne soit victorieux. Ce serait un crime d'en douter, mais en tout cas ce sera dur, car la Russie est une terre inaccessible à tout étranger. Mais enfin, elle aussi — continua-t-il avec enthousiasme — avec ses immenses plaines couvertes de neige,

avec sa vieille et sainte Moscou, avec son brillant Pétersbourg, elle aussi devra s'incliner devant Napoléon, comme ont fait les antiques monuments des puissants Pharaons, les hautes pyramides parmi les brûlantes plaines de sable du Nil, comme aussi les abruptes montagnes d'Italie que personne, sauf le seul Hannibal, n'avait franchies... Pour Napoléon rien n'est impossible ! C'est pourquoi j'espère fermement qu'il soumettra aussi la Russie à ses armes glorieuses.

Blagaić aurait continué à porter Napoléon aux nues, si Mme Kuljanić n'était arrivée, et tous retournèrent avec elle au château, où jusqu'au soir on bavarda amicalement. Dans ces conversations régnait le pur esprit patriarcal des Slaves. Quiconque connaît la vie de nos campagnes, sait que ces conversations dans un cercle d'amis la rendent très agréable. Dieu veuille que dans le cours du temps cette coutume ne se perde pas, comme il s'est perdu tant de choses, que maintenant nous connaissons à peine de nom.

Pour l'homme malheureux ou triste le temps passe lentement, les heures traînent l'une après l'autre, comme de noires nuées que ne pousse pas le vent, mais il passe tout de même. Mais que dire de l'homme heureux ?... Pour lui le temps n'a pas de mesure, car les jours se succèdent si vite qu'on les dirait emportés sur les ailes ensoleillées de l'hirondelle. Ainsi s'enfuirent ces trois jours qu'Ivan pouvait encore passer dans le cercle de ceux qui lui étaient le plus chers au monde. Quand ils finirent, Ivan se sépara des siens. Il y eut bien des pleurs et des soupirs, car, à côté de la mère d'Ivan, Janica ne dissimula pas ses larmes. Mais Ivan se reprit enfin, s'arracha à de tendres étreintes, sauta en voiture, cria : « Cocher, en avant ! » et les chevaux volèrent sur la route. « Adieu, Ivan !... Adieu ! » entendit-il encore dans le roulement de la voiture. Bientôt ces chères voix se turent. Le pauvre Ivan ne voulut pas se retourner pour ne rendre pas plus pénible la séparation. Son cœur battait violemment et il lui semblait qu'il s'était partagé : une moitié le tirait en arrière, là-bas où l'appelait l'amour ; l'autre l'entraînait en avant là où l'attendait la gloire.

Voyageant sans désemparer, Ivan arriva à la date fixée au corps commandé par le maréchal Ney, avec lequel il se mit bientôt en route vers le nord.

IV

. . . .

A la bataille de Borodino la figure du maréchal Ney se couvrit de gloire par son héroïsme, et c'est pourquoi il reçut de l'empereur le titre de duc de la Moskova. A côté de Ney beaucoup d'autres s'illus-

trèrent, dont les noms, je pense, n'intéresseraient pas autant le lecteur, qui aimera sans doute savoir que ce jour Ivan Kuljanić mérita sa part d'une gloire acquise au prix de son sang. A l'aile gauche de l'armée, son capitaine étant tombé dès le début de la bataille, Ivan avait pris le commandement de sa batterie, et au moment décisif, avec le plus grand sang-froid, il avait démonté une batterie russe proche. Cela n'était pas assez: bientôt après, un audacieux détachement de cavalerie russe avait chargé les trois dernières batteries françaises, un peu écartées des autres, dont celle d'Ivan : ce ne fut que l'exemple de son audace héroïque qui sauva ces batteries. Le sabre à la main, Ivan attendit l'ennemi... Son cheval fut tué sous lui. Sans s'en inquiéter il se redressa d'un bond, saisit au même instant, quoique déjà blessé, les rênes du cheval d'un officier russe qui venait de tomber, et remonté, encourageant les canonniers, il s'élança contre l'ennemi qui céda et tourna bride. Le maréchal Ney fut le témoin de cet exploit, et la bataille finie, dans son rapport, parmi les meilleurs soldats qui s'étaient distingués sous ses yeux, il fit une honorable mention du lieutenant Ivan Kuljanić.

Napoléon avait cette louable habitude de châtier le crime sur-le-champ, mais il savait aussi donner aussitôt de brillantes récompenses aux mérites, surtout militaires. Le lendemain il publia un ordre du jour, où, après avoir remercié l'armée de la gloire acquise au nom du peuple français, il nommait les braves parmi les braves et les décorait impérialement. Le nom d'Ivan Kuljanić y figurait. Non seulement il était promu au grade de capitaine, mais il était nommé chevalier de la légion d'honneur.

Le cœur d'Ivan battit avec force et ses yeux brillèrent quand l'officier d'ordonnance du maréchal Ney lui apporta son brevet de capitaine et la décoration qu'il avait méritée, sous la tente où il était couché, avec la blessure reçue à la tête d'un coup de sabre russe. Cette blessure n'était pas dangereuse, mais Ivan eut la fièvre et il lui sembla alors que sa chère Janica était près de lui, pansant sa blessure, tandis que sa mère versait des larmes et que Blagaić tournait et retournait la croix de la légion d'honneur.

La robuste constitution d'Ivan fit qu'il se rétablit bientôt, assez pour pouvoir suivre l'armée française vers Moscou, où, sans rencontrer de résistance, les Français entrèrent, enivrés de leur triomphe. Mais leur joie était hors de raison, car elle se transforma bientôt en peine, misère et horreur, lorsque, sur l'ordre du lieutenant du tsar Rostopchine, l'antique et sainte Moscou commença à brûler...

. . . .

Après l'incendie de la ville, Ivan revint sous les ordres du brave Ney, à l'arrière-garde occupée surtout à repousser les poursuivants

qui attaquaient sans cesse. Il 'assista à toutes les batailles et au célèbre passage du Dniéper glacé, que Ney traversa avec ses troupes, après avoir héroïquement repoussé les Russes qui gardaient le fleuve. Partout Ivan fut présent et bien que souffrant toutes les fatigues de la guerre, il s'en était assez heureusement tiré. Mais à la batille de Krasnoié-Selo, il fut malheureusement atteint par une balle et tomba de son cheval juste au bord de la route. Il y resta étendu évanoui parmi les morts ou les mourants, ou ceux qu'avaient abattus la faim, la maladie, ou de terribles souffrances.

Dans la confusion générale, dans cette atroce misère, personne n'avait le temps, ni peut-être le désir de se soucier d'autrui, officier ou soldat. La solidarité entre soldats, ce qu'on appelle *l'esprit du corps* [1], était presque entièrement disparue. Un mort ou un blessé de plus ou de moins, on ne le remarquait pas, là où il y en avait par milliers des uns et des autres. Dans de telles circonstances chacun ne pense qu'à son propre salut.

Plusieurs heures étaient passées depuis qu'Ivan était tombé. Les clameurs de la bataille s'étaient éloignées et avec elles amis aussi bien qu'ennemis. L'abandon et le silence couvrirent le vaste champ de bataille où, par bandes, les corneilles et les corbeaux, en croassant, voletaient au-dessus des héros tombés. Aux croassements des corbeaux répondirent les hurlements des loups affamés, flairant de loin une sanglante ripaille.

Le jour était à son déclin, et le crépuscule s'étendait. Tout était silencieux et désert, comme sur un immense cimetière. Une neige fine se mit à tomber. Tout à coup un bruit indistinct se fit entendre, d'abord de loin, puis il se rapprocha et enfin on put distinguer un battement cadencé : toup, toup, toup, toup... c'était le trot de chevaux attelés à un léger traîneau, dans lequel était assis un boyard russe, enveloppé dans un manteau en peau de loup. Le cocher pressait ses chevaux pour arriver avant la nuit au village encore éloigné de deux heures. Maître et cocher ne disaient mot, à voir à droite et à gauche de la route les cadavres recouverts d'un blanc voile léger de neige. L'horreur les prenait et à chaque instant le cocher se signait pour chasser la crainte, tandis que le boyard serrait plus étroitement son manteau, et abaissait son bonnet de zibeline sur ses yeux pour ne plus voir cet atroce spectacle.

A un moment une courroie du cheval de droite lâcha. Le cocher tira sur les rênes, arrêta les chevaux et, quoique à contre-cœur, il descendit du traîneau pour accrocher la courroie. Il venait de finir, quand son maître et lui entendirent quelqu'un gémir tout près

[1] En français dans le texte.

d'eux : « Seigneur, aie pitié de moi. » Et ils aperçurent un officier français blessé qui s'efforçait de sortir du fossé au bord de la route. Le cocher fut épouvanté et recommença à faire des signes de croix, mais le boyard, sans réfléchir plus longtemps, sauta du traîneau, et, poussé par la pitié, s'élança vers le blessé.

Il ne pensait pas alors que ce blessé était un ennemi de sa patrie. Ne voyant devant lui qu'un malheureux qui avait besoin d'aide, il le souleva, l'installa à côté de lui dans le traîneau, et enveloppa de son large manteau l'officier qui avait encore perdu connaissance. Nous ne rechercherons pas si, peut-être, le boyard n'avait pas été entraîné à ce geste de samaritain par les sons familiers à son oreille qu'avait prononcés le pauvre officier. C'est assez qu'il eût sauvé un malheureux d'une mort certaine et par là fait son devoir d'homme.

. . . .

Deux heures plus tard, le boyard, qui s'appelait Fedor Petrović Kurganov, arrivait avec le blessé devant sa maison enveloppée, comme le village voisin, de silence et d'une épaisse obscurité. Les chiens se mirent à aboyer ; rapides, les serviteurs, portant des torches, se hâtèrent au-devant de leur maître et sa belle et jeune épouse le rejoignit.

— *Zdravstvuj, Marija... Kakovo poživaješ ?* lui demanda le boyard avant même de descendre du traîneau.

— *Po dobru, po zdorovu*, répondit-elle d'une voix douce en se rapprochant, mais elle eut un peu de frayeur en voyant son mari ouvrir la fourrure et découvrir le blessé. Sur un signe de leur maître les dociles serviteurs emportèrent l'officier encore évanoui, à l'étage supérieur où l'on disposa tout pour le malade. Cependant Kurganov avait ordonné au cocher de se diriger aussitôt vers le village proche de Krasnoié-Selo pour chercher le médecin Hlestakov ; aux domestiques, il défendit, sous la menace du plus sévère châtiment, de rien dire à personne de cet hôte inattendu. Ils obéirent pour deux raisons : parce qu'ils craignaient vraiment le châtiment, ensuite parce qu'ils avaient la plus haute estime pour leur maître, en raison de sa bonté et de son équité, et qu'ils le respectaient comme un père.

Sans doute quelques lecteurs conjecturent, et d'autres ont déjà deviné que cet officier blessé n'était autre qu'Ivan Kuljanić... Oui, c'était lui qui, raidi par le froid, était étendu dans le lit et respirait péniblement.

— *Kak že eto slučilos* ? demanda à voix basse Maria, debout avec son mari au chevet d'Ivan. La voix tremblante et les yeux humides de la jeune femme témoignaient que la question ne venait pas d'une vaine curiosité mais d'une sincère compassion, car à la beauté du corps elle joignait une âme bonne, pure et douce. Kurganov lui

raconta brièvement par quel hasard il avait trouvé le blessé, mais en baissant la voix lui aussi, pour ne pas réveiller le malade dont le noble et pâle visage — un peu éclairé — provoquait une pitié sincère chez lui comme chez elle.

Une heure et demie plus tard arriva Hlestakov le médecin, un ami de Kurganov. Après avoir examiné, lavé et pansé la blessure d'Ivan à l'épaule droite, il déclara qu'il n'y avait aucun danger, pourvu que l'on se conformât à ses prescriptions. Kurganov et Maria promirent solennellement et avec joie.

Ce ne fut que le jour suivant, après douze heures entières d'un sommeil lourd et agité, qu'Ivan reprit un peu connaissance. Il ne savait où il était ni ce qui lui était arrivé depuis la veille, tant que Kurganov ne lui en eût pas fait un bref récit. Silencieusement Ivan lui serra la main pour le remercier ; puis ayant à peine goûté à quelque nourriture, il perdit encore connaissance, et fut pris d'une forte fièvre. La blessure reçue à Borodino et qui n'était pas tout à fait guérie, les fatigues de la guerre qu'il avait supportées depuis lors, tout contribua à rendre plus lent le rétablissement d'Ivan pourtant jeune et sain.

Cependant Kurganov et Maria le soignaient sans se lasser, comme leur propre frère.

En trois semaines, Ivan fut assez remis pour pouvoir se lever et écrire à sa mère, puis à Janica, et leur dire où il était. Il attendait avec impatience une réponse, mais un mois passa sans qu'il reçût rien ni de l'une ni de l'autre. Il écrivit encore, non seulement à elles mais aussi à Blagaić. En vain. Un second mois passa sans plus de réponse.

Le troisième mois arriva. Ivan était tout à fait rétabli, et il décida de rentrer chez lui. Un pressentiment secret le poussait à retourner le plus tôt possible dans son pays. Il semblait que tout le bonheur de sa vie en dépendît. Mais il lui était pénible de penser qu'il lui faudrait bientôt quitter ses nouveaux amis, qui lui étaient devenus très chers. Il était chez eux, comme parmi des compatriotes et des parents éloignés de plusieurs centaines de verstes, surtout parce que chez eux aussi régnait le même esprit simple, cordial et patriarcal, comme dans sa patrie. Il y trouvait aussi la même hospitalité, presque les mêmes coutumes et en outre la langue proche de la sienne, qu'il avait apprise en peu de temps, sans pouvoir jamais assez en admirer la souplesse et la richesse, et qu'il aima depuis lors presque comme sa langue maternelle. Tout cela lui rendait le départ pénible. Qu'importe, il fallut cependant se séparer pour aller où l'attachaient des liens sacrés et plus anciens.

Le jour du départ arriva. Ce fut le 28 février 1813. Kurganov fit

appeler un de ses serfs, un moujik fidèle, sûr et très adroit qui devait faire traverser à Ivan la frontière russo-polonaise. Kurganov lui confia ce dont il s'agissait, et lui recommanda avec instance d'amener heureusement son ami au but. Le moujik répondit d'un hochement de tête, qui signifiait qu'il avait compris son maître et qu'il ferait suivant ses désirs. Il s'éloigna pour revenir bientôt avec son traîneau attelé de deux chevaux rapides et vigoureux, et apportant en outre un vêtement complet de paysan russe pour Ivan, qui, ainsi vêtu, pourrait passer plus sûrement partout. Kurganov lui-même n'y avait pas pensé, et louant l'ingéniosité du paysan, il dit en souriant à Ivan : — Le proverbe n'est pas faux : « Le juif trompe le tzigane ; le moujik dupe le juif ; et contre le moujik russe le diable même ne peut rien. » Ce fut un bonheur que le moujik eût eu l'idée de déguiser Ivan. A cette époque si Ivan s'était mis en route en uniforme d'officier français, il aurait été certainement tué par les gens du peuple, simples et encore exaspérés contre les Français.

De la même manière que des frères qui se séparent, Kurganov, Maria et Hlestakov prirent congé d'Ivan.

— *Zdravstvuj !... Zdravstvuj !* — Ce furent les derniers mots qu'échangèrent, de loin encore, les amis en agitant la main, jusqu'à ce qu'enfin Ivan — transformé en paysan russe — disparût derrière le bois voisin.

V

Que s'était-il passé, loin de la Russie, dans le midi slave ? Qu'était-il advenu de la mère d'Ivan, de Blagaić et de son aimable fille, depuis que nous les avons quittés ?

Voici. Depuis qu'Ivan s'était séparé d'eux, l'habituelle vie de la campagne avait repris chez Blagaić comme chez la mère d'Ivan, mais le silence régnait, au lieu de l'animation d'autrefois. Blagaić et Janica se retrouvaient plus souvent avec la mère d'Ivan pour parler de lui. Leurs amis en parlaient aussi souvent, car tout le monde l'aimait et l'estimait. Le front du vieux Marko s'obscurcissait toutes les fois qu'il était question d'Ivan, son regard assombri se fixait devant lui, et il grommelait quelque chose, ou restait silencieux. On aurait dit que ces propos l'ennuyaient, bien que chacun sût qu'il aimait Ivan comme la prunelle de ses yeux. Le seul motif c'était qu'Ivan ne l'avait pas emmené à l'armée, comme le vieillard le désirait. Cela le tourmentait. Quand il avait vu Ivan officier, il avait failli perdre la tête de joie, et il avait voulu à tout prix accompagner son jeune maître à la guerre, pour en partager avec lui, dans ses

vieux jours, les dangers qui lui étaient encore chers. — Mais que faire ?

Un jour après le déjeuner, dans la salle commune, Marko recommença à pester contre Dora la fille de ferme en lui disant qu'une femme louche et un pot ébréché c'est un malheur tout prêt. Dora en fut blessée, elle prit courage, et lui répondit violemment devant tout le monde : « Qu'est-ce que vous avez encore à grogner ?... C'est ma faute si votre jeune maître ne vous a pas emmené avec lui ?... Et remerciez Dieu qu'il ne l'ait pas fait, vous n'êtes plus bon pour aucune guerre.

— Tais-toi, la vieille, dit Marko furieux, va voir ce que font tes poulets et tes dindons, et ne t'occupe pas de moi. Mon cœur bat toujours avec le même courage. J'ai été soldat, et même caporal, il faut que tu le saches, et je n'ai pas peur de me battre.

— Oui, oui, répliqua Dora, encouragée par les sourires des assistants, c'est un fusil sans pierre.

A ces mots toute la compagnie éclata de rire et Marko flamba de colère. — Tais-toi, cria-t-il, et prends garde à ce fusil encrassé... Que le diable t'emporte !... et file à ton travail.

— Comme vous êtes spirituel [1], dit encore Dora mais elle n'alla pas plus loin quand elle vit que Marko prenait son gourdin sur la table.

— Elle n'a pas cessé d'aboyer tant qu'elle n'a pas disparu, remarqua Marko, puis il se leva, alla à la cuisine et, après avoir allumé sa pipe, il partit pour surveiller les travaux.

De pareilles scènes, presque comiques, se répétaient souvent chez les Kuljanić. Au reste, là comme chez les Blagaić, régnait le silence égayé à époques régulières, en été par les chants des moissoneuses, puis par le cor ou le flageolet des bergers rentrant avec le troupeau, en hiver par les chansons des fileuses dans la salle commune.

Quelque temps après le départ d'Ivan pour la guerre, Krivudić reprit ses visites chez les Blagaić. D'abord, à la vérité, elles furent rares, puis peu à peu plus fréquentes, et au bout d'un mois il venait presque chaque jour. Chaque fois il apportait quelque nouvelle à Blagaić et à Janica un petit cadeau, une fleur rare, un très beau fruit, un écureuil apprivoisé, un couple de canaris, ou quelque chose

[1] Bogović, pour imiter le parler populaire, a mis dans la bouche de Marko et de Dora des locutions proverbiales qu'il a, assez curieusement, empruntées toutes au recueil de Vuk Karadžić. Et ici il a fait une confusion ou une correction assez étrange. L'expression habituelle est : *dosjetljiv kao šiljak* et Vuk explique *šiljak* comme une appellation des Croates et des Dalmates, des Bosniaques et des Herzégoviniens par les gens de Srijem et du Banat. Bogović écrit : *dosetljiv kao šipak* (églantier, *rosa canina*, et surtout le fruit vulgairement nommé gratte-cul).

de ce genre, pour se la concilier. Par politesse elle acceptait tout cela mais avec une antipathie secrète, et elle aurait préféré rendre ses cadeaux au donneur, si elle n'avait pas craint de l'offenser et en même temps de chagriner son père, qui se montrait toujours mieux disposé envers Krivudić, que la mère d'Ivan, comme Janica, ne pouvait pas souffrir.

A l'hiver Blagaić commença à se mal porter et les journaux donnèrent des nouvelles toujours plus mauvaises de Russie, ce qui contribua à rendre le vieillard toujours plus triste. Il en arriva bientôt à ne trouver de plaisir qu'en la compagnie du seul Krivudić, qui par ses attentions calculées l'avait circonvenu et avait gagné son affection. Janica avait remarqué que son père, depuis quelque temps, ne voulait plus parler d'Ivan dont naguère il s'entretenait si volontiers avec elle. La mère d'Ivan l'avait observé aussi, et elle avait cru sentir que Blagaić était devenu froid envers elle. Aussi serait-elle venue moins souvent si elle n'avait pas tenu à Janica, qui la conjurait, par le Dieu vivant, de ne pas la laisser seule à côté de son père malade et de l'odieux Krivudić, le seul objet de haine de cette enfant douce comme une colombe.

Après l'incendie de Moscou des rumeurs attristantes sur l'armée française se répandirent partout. Sur Blagaić elles eurent un effet mauvais ; son humeur et sa maladie empirèrent visiblement depuis ce moment. Janica et la mère d'Ivan en pleuraient souvent ensemble se consolant l'une l'autre, bien qu'elles fussent parfois prises de pensées affreuses. Et comment en aurait-il été autrement, quand elles ne savaient rien d'Ivan. Aucune nouvelle, s'il était mort ou vivant. Dans ce désespoir elles auraient été certainement consolées par les lettres qu'Ivan avait écrites de Russie, mais par malheur, il n'y en avait pas trace. Krivudić, en cette circonstance, les consolait de son mieux, avec tant de cordialité et de douceur que personne n'aurait pu, de loin, penser que ce fût une comédie.

Un jour, à midi — c'était à la fin de janvier 1813 — Krivudić, revenant de Karlovac, apporta une lettre arrivée là-bas par la poste à l'adresse de Blagaić. Janica et la mère d'Ivan étaient justement au chevet du malade. De son lit Blagaić prit la lettre mais la rendit aussitôt à Krivudić : « Je vous en prie, mon cher Krivudić, mes yeux sont affaiblis, lisez-la moi. » Krivudić la décacheta, et après y avoir jeté un coup d'œil, il sursauta comme effrayé, puis la rendit en silence à Blagaić en lui indiquant du doigt deux ou trois lignes. Le vieillard mit ses lunettes et lut lentement, mais, à peine, eût-il achevé les lignes indiquées, la lettre lui tomba des mains, puis il tressaillit, regarda d'un œil mouillé la mère d'Ivan et Janica, et, sans dire un mot, il soupira profondément.

Krivudić se tenait à l'écart, comme s'il réfléchissait, mais de sous ses épais sourcils il regardait les autres avec les yeux au guet, comme des yeux de chat.

— Au nom du ciel, qu'y a-t-il ?... Dites-nous... demandèrent d'une seule voix Mme Kuljanić et Janica, prises d'un affreux pressentiment.

— Ah ! ne me le demandez pas, répondit Krivudić, tirant un mouchoir de sa poche et baissant la tête.

— Parlez, de grâce, reprit la mère d'Ivan, dites, c'est peut-être quelque chose de mon fils ?... Pourquoi ce silence... Hélas !

— Au nom du ciel, ne tardez pas davantage, dit à voix basse Janica blêmissante, en saisissant d'un élan et en serrant convulsivement la main de Krivudić, dites-nous ce qui est arrivé à Ivan ?... Est-il du moins vivant.

— Sachez ! dit-il d'une voix sourde en feignant d'essuyer ses larmes, puisque vous voulez savoir,... oui, à la bataille de Krasnoié-Selo en combattant glorieusement en héros, il est tombé blessé à mort, et il a expiré bientôt après.

Janica et la mère d'Ivan poussèrent un cri. Janica fléchit comme un jonc sur l'eau, puis se raidit comme une statue de marbre blanc, tandis que la mère d'Ivan évanouie s'affaissait sur la chaise voisine. Blagaić passa ses mains sur son visage pâle et amaigri. Cependant Krivudić les regarda tous encore une fois l'un après l'autre, fit un clignement d'œil rusé, et serrant les lèvres, il sortit doucement de la pièce.

Un long et affreux silence suivit. Janica reprit ses sens la première et, prenant par la main la mère d'Ivan revenue à elle, elles allèrent dans sa chambre et se mirent à pleurer amèrement. Les larmes apaisèrent un peu la cruelle douleur qu'avait sentie leur cœur à cette nouvelle inattendue et épouvantable.

Auparavant déjà, la vie dans les deux maisons était calme et silencieuse. Après la nouvelle de la mort d'Ivan ce fut un silence de tombe qui régna. Les chants populaires qu'on avait pu y entendre parfois ne retentirent plus. Tous pleuraient leur cher et bon jeune maître. Le vieux Marko changea visiblement, car non seleument il fit une paix complète avec Dora et de ce jour cessa de la tracasser, mais au lieu de surveiller les paysans, il alla dans la montagne avec Sokol et Vidra sous prétexte de chasser. Souvent il ne rentrait pas jusqu'à la nuit avancée, et chaque fois il rapportait son carnier vide. Disons encore en passant qu'il avait perdu l'habitude de ses interjections et de ses jurons soldatesques, et qu'il fréquentait davantage le service divin, auquel jusque-là il n'assistait que pour Noël et pour Pâques.

Krivudić était le seul qui se réjouissait en secret du succès de ses

intrigues diaboliques. Que cet homme aimât avec passion Janica, et qu'il cherchât à obtenir un jour ou l'autre sa main et son bien, le lecteur l'aura déjà deviné, comme aussi qu'il avait fermement décidé — après le départ d'Ivan pour la Russie — d'atteindre son but en l'absence de celui-ci, par tous les moyens bons ou mauvais. C'était lui qui avait reçu de la poste toutes les lettres d'Ivan et, après les avoir lues, il les avait détruites. Ensuite, contrefaisant son écriture, il se servait du nom de Kurganov, qui lui était connu par ce qu'en disait Ivan, pour signer des lettres qu'il remettait à Blagaić. Il simula encore plus auprès de Blagaić, tandis que sous couleur d'une amitié sincère il consolait Janica de toutes façons. Il savait bien qu'elle le haïssait. Aussi avait-il choisi un extraordinaire détour. Il lui rappelait souvent Ivan, en faisait l'éloge, et, les yeux mouillés, il disait ses regrets. Ainsi, il comptait d'abord gagner la confiance puis peu à peu l'amitié de Janica. Il y parvint en vérité, car la naïve jeune fille finit par croire qu'il était vraiment son ami et celui d'Ivan. Elle se reprochait souvent de l'avoir mal jugé ! Mais chose étonnante, bien que le bon et noble cœur de Janica ne condamnât plus Krivudić, une intuition secrète le lui faisait pourtant soupçonner d'hypocrisie et de méchanceté. Tandis que Janica confiait ses peines à la mère d'Ivan et pleurait avec elle, Krivudić et Blagaić semblaient s'être entendus et avoir décidé quelque chose qui leur convenait, à en juger par leurs rapports amicaux.

Le jour anniversaire de Blagaić, sa fille, suivant l'ancienne habitude, vint lui faire ses vœux et ce fut l'occasion pour lui d'exprimer sans ambages ce qu'il désirait : qu'elle épousât Krivudić qui avait demandé sa main. Janica resta d'abord muette, bouleversée qu'elle était par des sentiments divers, mais quand son vieux père malade se mit à la prier, d'une voix tremblante, de satisfaire cet unique souhait avant qu'il mourût, Janica dominée par l'amour filial, décida de se sacrifier au désir de ce père aimé. Et la date du mariage fut fixée au 19 mars, le jour de la fête de Blagaić.

Krivudić sauta de joie en apprenant que Janica avait accepté, et Blagaić en fut aussi satisfait, et surtout parce que — comme il disait — il avait pu s'assurer suffisamment du caractère loyal de son futur gendre.

Le vieillard, honnête mais maladif et à courte vue, n'avait pas le moindre doute que Janica dût être heureuse auprès de ce mari qui l'aimait si fidèlement, et qui en outre était riche. Quant à l'amour de sa fille pour Ivan, il pensait que le temps l'apaiserait, d'autant plus qu'Ivan, à ce qu'il croyait, n'était plus de ce monde. Il espérait qu'avec le temps elle finirait par aimer son mari, qu'elle regardait déjà en ami comme fiancé. Krivudić aussi gardait cet espoir, car il

était souvent pris de la crainte qu'Ivan ne revînt avant le temps. C'était là la cause qui le faisait s'employer auprès de Blagaić à hâter le mariage. « Et s'il revient murmura-t-il un jour sourdement pour lui-même, il sera trop tard. Janica sera ma femme et je saurai bien m'opposer énergiquement à ce qui pourrait troubler la paix de mon ménage ».

Mme Kuljanić, depuis la triste nouvelle de la mort de son fils aimé, vivait dans sa petite maison comme dans un couvent. Elle ne sortait pas, et personne ne lui faisait visite hors la seule Janica. La chère enfant était pour cette femme isolée le seul ange consolateur dans sa solitude, car elle venait chaque jour voir la mère de son cher Ivan, la consolant et se consolant avec elle. Elle racontait leurs jeux d'enfants, et aussi la naissance et le progrès de son amour pour lui — amour qu'elle garderait jusqu'à sa mort dans son cœur comme un feu sacré.

Cependant le jour du mariage approchait et Janica se faisait plus inquiète et plus triste. C'était pour elle comme si ce mariage allait la séparer pour toujours du bonheur de sa vie. Au lieu d'essayer d'oublier Ivan, elle pensait sans cesse à lui ; pleurante elle le désirait, bien qu'elle comprît, qu'elle sût que ses désirs et ses larmes ne servaient de rien. De nouveau elle sentit de l'éloignement pour Krivudić qu'elle regardait, malgré elle, comme le destructeur de son jeune bonheur.

Le temps passe vite quand on s'attend à un malheur. Ainsi faisait le peu de temps qui la séparait de la date du mariage.

La veille de ce jour fatal, Janica s'éveilla d'un lourd sommeil. Au levant, l'aube commençait à peine à rougir, et l'étoile du matin brillait encore de tout son éclat. Les coqs, dans la basse-cour et dans le village au pied du château, saluaient de leur cocorico la pointe du jour printanier, tandis que partout ailleurs régnait encore le doux repos du matin que la plume ne saurait décrire. Janica s'habilla rapidement, et s'en alla vers le cimetière par un étroit sentier familier, pour visiter la tombe de sa mère chérie, et là pour la dernière fois de sa vie de jeune fille, pleurer à son aise et confier à sa mère ses peines et ses chagrins... Elle avançait lentement. De pénibles pensées occupaient son âme. Son visage, autrefois vermeil comme une rose de printemps, était maintenant pâle comme un lys ; ses yeux, autrefois brillants comme deux étoiles, étaient maintenant obscurcis par les veilles et les larmes... Mon Dieu, quelle différence entre maintenant et naguère !... Ce n'était plus la gaie Janica qui allait par le chemin sautant et chantant, c'était la vivante image du chagrin et de la douleur, qu'accompagnaient les larmes et les soupirs.

Arrivée au cimetière elle en trouva les portes ouvertes. En entrant elle aperçut non loin du tombeau de sa mère un homme enveloppé

dans un long manteau de soldat qui, agenouillé devant une tombe, appuyait sa tête sur la croix funèbre. Il sembla à Janica l'entendre soupirer profondément. D'abord elle eut un peu peur, mais elle se rassura bientôt et s'approcha rapidement en pensant que ce ne peut être un homme dangereux celui qui aime et honore les morts. Une fois plus proche elle s'étonna en constatant que c'était devant la tombe de Kuljanić que l'inconnu était encore agenouillé immobile, et sans doute priant Dieu... Quelque chose lui serra le cœur... Elle se hâta d'avancer... Au bruissement de sa robe, l'inconnu, sentant quelqu'un derrière lui, se retourna tout à coup.

— Janica !... — Ivan !... s'écrient ensemble deux voix. Et Janica évanouie s'abat sur le sol comme morte... Ivan s'élance, la soulève, la prend dans ses bras et, comme quelques années avant, il la serre sur sa poitrine émue.

Après quelques instants elle revient à elle, et se retrouve dans les bras de son Ivan.

— Est-ce bien toi, mon Ivan, ou ton fantôme ? demanda-t-elle d'une voix tendre mais faible, et Ivan se mit à caresser ses chers yeux et ses lèvres glacées.

— Oui, me voilà, c'est bien moi, à toi corps et âme.

— Comment est-ce possible ? demanda-t-elle encore en posant sur lui ses deux mains. On nous a écrit que tu étais tombé à Krasnoie-Selo en Russie.

— Oui, je suis tombé là-bas, mais blessé seulement, et je me suis remis avec l'aide de Dieu et d'un ami.

Aux questions répétées de Janica, Ivan raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà. Il ajouta comment le moujik du noble Kurganov l'avait heureusement conduit jusqu'à la frontière polonaise. Là, il avait quitté son habit de moujik et avait repris ses anciens vêtements. Il avait traversé la Pologne et l'Allemagne, et sans difficultés passé en Croatie. Hier soir, acheva-t-il, je suis arrivé à Karlovac, et ne pouvant patienter, je suis parti par la poste de nuit... Je suis arrivé ici il n'y a qu'un moment, mais comme tout dormait à la maison, je n'ai voulu réveiller personne, et je suis venu ici sur la tombe de mon cher père, en attendant qu'on se réveille là-bas.

— Et pourquoi ne nous as-tu pas écrit ? demanda Janica les yeux baignés de larmes.

— J'ai écrit deux fois... N'avez-vous pas reçu mes lettres ?

— Pas une, sauf celle d'un certain Kurganov, adressée à mon père, qui annonçait ta mort.

— Comment ?... Kurganov ?... Il a écrit à ton père, dis-tu ?

interrogea Ivan dans le plus grand étonnement. — Et qui a apporté cette lettre ?

— Krivudić.

— Ah ! Krivudić, s'écria Ivan. C'est évidemment quelque diabolique perfidie !... Ah ! c'est Krivudić ! dis-moi, pourquoi agit-il ainsi ?

A ces mots Janica frémit. Le voile tomba de ses yeux, et elle se rendit compte de tout. « Grâce à Dieu, dit-elle enfin quand elle eut repris son calme, tu es arrivé maintenant. Demain il aurait été trop tard. » A son tour elle raconta en peu de mots que Krivudić l'avait demandée à son père et qu'elle devait l'épouser le lendemain.

Ivan fut d'abord pétrifié à ce récit, puis sa colère éclata et il cria furieux : — Il me le paiera d'une façon sanglante.

— Non, mon Ivan, interrompit Janica d'une voix agonisante. Ne vas pas penser ici, dans ce lieu de paix et de sainteté, à une vengeance, mais laisse au juge suprême au delà des nuages, le soin de récompenser le bon droit et de punir l'injustice... Te voilà de retour... Tout ira bien ! Voici le soleil qui paraît, continua-t-elle gentiment, allons tout d'abord ensemble chez ta chère maman, puis chez mon bon père... Mon Dieu, comme ils vont être contents tous les deux... Allons, allons !

Ivan prit alors Janica par la main, et comme elle l'avait dit, il alla avec elle d'abord chez sa mère puis chez le vieux Blagaić.

Combien tous deux se réjouirent en le voyant, il nous suffira de l'indiquer, car une telle scène où les sentiments ont plus de part que les mots, il n'est pas possible d'en faire une description assez vive. Ce sera assez de dire que la mère d'Ivan pleurait et riait à la fois d'attendrissement, et tout ensemble elle bénissait, étreignait, embrassait son fils unique ; que Blagaić, ému de joie, le reçut avec autant d'affection que s'il avait été son fils. Le digne vieillard se releva sur son lit, attira Ivan à lui et l'embrassa avec des larmes aux yeux. Puis Ivan dut s'asseoir à son chevet et raconter longuement ses aventures. Janica se tenait à l'écart avec la mère d'Ivan, dont elle tenait une main entre les siennes. La joie des bienheureux illuminait les visages de tous les assistants, et tous profondément émus levèrent les yeux au ciel, quand Ivan leur raconta de quelle étonnante façon il avait été sauvé d'une mort certaine.

Quand Blagaić eut compris le plan scélérat de Krivudić, il appela un domestique et lui ordonna de dire sans ambages à Krivudić, s'il se présentait, d'avoir à vider les lieux. Puis s'adressant à Ivan, le vieillard continua : — Tu as rempli pleinement ta tâche, puisque tu es revenu, comme il était convenu entre nous, capitaine et chevalier de la légion d'honneur. Quant à moi je ne me dédis pas de

ce que j'ai dit et promis... — L'émotion lui coupa la parole. Voici, dit-il, enfin voici mon plus cher et mon plus précieux trésor, — il prit la main d'Ivan et celle de Janica, et il les unit. — Voilà, mes enfants, continua-t-il, et demain, s'il plaît à Dieu il y aura tout de même des noces.

Le vieillard avait à peine fini de parler que retentit le pas d'un cheval arrivant dans la cour. Le cavalier n'était autre que Krivudić, qui était déjà descendu de sa monture et qui allait monter au château, quand le domestique sortant au-devant de lui, lui communiqua l'ordre de son maître. Krivudić figé d'étonnement, pâlit, mais se ressaisissant bientôt, il remonta sur son cheval, en jurant et en menaçant, et retourna chez lui, comme porté par la tempête. Les paysans, qui le rencontrèrent alors, frémirent de son visage effrayant et il leur sembla que quelque esprit mauvais monté sur un noir dragon allait en plein jour aux noces du diable.

La mère d'Ivan rentra bientôt chez elle, pour faire quelques travaux. Ivan passa toute la journée auprès de Blagaić et de sa chère Janica, et ce ne fut que tard dans la soirée qu'il rentra à son tour.

Le lendemain — juste le jour de Saint-Joseph — Ivan épousa Janica. Sur le désir exprès de Blagaić il portait son brillant uniforme et — bien entendu — la croix de la légion d'honneur sur sa valeureuse et loyale poitrine de Croate. A cause de la maladie de Blagaić la noce ne fut pas célébrée suivant la vieille coutume croate dans le bruit et les cris, mais dans le calme. La cérémonie fut d'autant plus cordiale, car le peu d'invités réunis à cette occasion n'étaient que des amis choisis des deux familles.

Bien que malade et faible, le vieux Blagaić assista à la cérémonie et au repas. Il était très pâle, et souvent préoccupé. Ivan lui ayant demandé s'il était peut-être mal à l'aise, il répondit : — Non, mon fils. Une seule pensée me tourmente. Involontairement je pense à Krivudić, dont je sais bien maintenant que c'est un homme méchant et dangereux, et je crains de lui une atroce vengeance.

— Il ne peut plus nuire à personne, dit Marko qui, entrant dans la salle, entendit les derniers mots. Regardez seulement par la fenêtre, Messieurs, vers la grand route, et vous verrez quelque chose d'extraordinaire.

A ces mots tous, sauf Blagaić, s'élancèrent de leurs sièges vers la fenêtre où il y avait vraiment de quoi regarder.

— Est-ce possible ? s'écria le premier Ivan. Mais c'est Krivudić qui avec un autre individu est conduit sous escorte vers Karlovac.

— Oui, oui, en effet !... Oui, par Dieu, c'est Krivudić !... Mais comment ?... Qu'est-ce qui lui est arrivé ?... Dis-le nous, Marko ! demandèrent à la fois plusieurs voix. Marko, conscient de son impor-

tance, se redressa militairement comme pour faire son rapport, et raconta comment, la veille après midi, il s'était posté derrière un buisson dans le bois de l'autre côté de la route, pour attendre un renard que ses chiens Sokol et Vidra avaient forcé, quand il aperçut à la plus voisine croisée de chemins Krivudić en compagnie d'un voleur — d'un déserteur. « Et j'ai entendu, poursuivit gravement Marko, Krivudić donner des instructions à ce déserteur pour que, à la nuit quand notre jeune maître — je veux dire notre brave capitaine Kuljanić — rentrerait chez lui, il l'attende sous le vieux chêne solitaire à la lisière du bois communal, et le tue. »

Tous, sauf Ivan, frémirent à cette nouvelle, et Blagaić pâlissant encore plus dit à demi-voix : — C'est ce que j'avais pressenti.

— Continue, Marko, dit Ivan très calme.

— Oui, mon capitaine, reprit le vieillard encore raidi au garde à vous. Je vis ensuite Krivudić verser quelques ducats en acompte à ce voleur, en lui en promettant dix fois plus, s'il faisait son coup comme il faut. Puis ils se séparèrent et je courus à perdre haleine jusqu'au prochain poste de gendarmerie pour dénoncer le complot au commandant. A peine le soleil couché, je menai silencieusement quelques gendarmes à l'endroit fixé, où une demi-heure après le déserteur arriva bien — mais ivre-mort. Il fut pris, il avoua tout, et aujourd'hui on le mène avec Krivudić au tribunal de Karlovac, où sûrement ils ne la passeront pas belle.

Sur ces mots Ivan s'approcha et embrassa cordialement l'honnête vieillard qui, d'abord ému et troublé par cette preuve publique des sentiments affectueux de son maître, se mit à se défendre : « Je vous en prie, mon capitaine, dit-il en balbutiant. La discipline... ce n'était que mon devoir... C'est que j'ai été caporal.

— Mais interrompit Ivan, tu es un homme, que pare, sous ton simple vêtement, un fidèle, honnête et vaillant cœur croate. Et cela, par ma foi, a autant de valeur, sinon plus, que n'importe quel grade ou quelle décoration.

Tous les invités étaient émus. Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du vieux Marko et se perdirent dans ses longues moustaches grises.

Et ainsi s'achevèrent pourtant heureusement les noces d'Ivan Kuljanić avec la charmante Janica. Une vie nouvelle, pleine de douceur inexprimable et de bonheur commença pour les nouveaux époux. Mais, comme il arrive d'ordinaire dans la vie humaine que le destin mêle une goutte d'amertume dans la coupe pleine de la félicité, un mois après le mariage, le vieux Blagaić mourut entre les bras de ses chers enfants.

Bientôt après, à cause de ses blessures, Ivan demanda sa mise en

congé, ce que l'autorité militaire lui accorda avec les plus grands éloges. Depuis lors il se consacra à l'agriculture sur les deux domaines réunis.

La mère d'Ivan vécut assez pour voir deux petits enfants, un garçon que l'on nomma Fedor, et une fille appelée Maria, car leurs parrains s'appelaient ainsi, Kurganov et sa femme avec qui Ivan avait gardé d'amicaux rapports épistolaires.

Et que devint le vieux Marko ? Sans plaisanterie il eut de l'avancement. De fermier il passa intendant. Le bon vieillard se réjouissait d'avance d'aller chasser dans quelques années avec le petit Fedor, bien que, quand il en parlait, la vieille Dora se moquât de lui en lui prédisant qu'avant que Fedor fût grand, au lieu d'un fusil il lui faudrait deux bâtons pour se traîner.

Ivan, quoique éloigné de tout rapport avec les bouleversements du monde d'alors, s'intéressait beaucoup aux événements. Il n'est pas étonnant que, comme ancien officier français, il ait été très affecté en 1815, en lisant dans les journaux la triste nouvelle que Napoléon avait été déporté sur le rocher solitaire de Sainte-Hélène : on voulait dompter là celui qui avait gouverné le monde. Ivan fut profondément ému et affligé. Il déchira le journal et le jeta dans un coin. « Voilà donc ce qui attendait le glorieux Napoléon », dit-il à demi voix avec fureur, en se parlant à lui-même. « Voilà ce qui attendait ce grand homme pour qui l'univers était trop étroit ?... ô gloire ! Je vois maintenant que tu n'es que vanité et néant, puisque tu as trahi si horriblement cet homme extraordinaire ».

— C'est ainsi, mon Ivan, remarqua Janica, qui s'approchant doucement par derrière avec son enfant au bras, mit un baiser sur le front assombri de son cher mari. La gloire surtout celle-là est vaine, car elle ressemble à la foudre qui tombe dès qu'elle brille et anéantit de son feu tout ce qui est sur son chemin. Je ne suis qu'une femme et je ne comprends pas les choses trop hautes et trop profondes, mais j'estime pourtant que, sur Napoléon que mon père toujours louait et portait aux nues, la vérité entière c'est ton sage père qui la disait dans leurs discussions.

— Oui, oui, je me souviens, interrompit Ivan. Mon bon père disait que Napoléon aurait pu devenir un grand homme, au vrai sens du mot, un réformateur du monde, s'il avait compris autrement sa tâche. Mais il n'a été qu'un puissant tyran, construisant sur la servitude des autres hommes sa grandeur et sa vaine gloire qui devait tôt ou tard le mener à la ruine.

— N'avait-il pas raison, ton père ?... N'est-ce pas vrai ?... Crois-moi, mon cher Ivan, continua avec émotion Janica, sans notre

amour, uni à la fidélité, je ne sais si n'importe quelle gloire nous aurait faits aussi heureux que nous le sommes.

— Tu as raison, mon cœur. La gloire, nous le voyons bien, a fini, mais l'amour nous reste.

A ces mots son visage s'éclaira, et il embrassa sa femme et la petite Marie qu'elle portait dans ses bras.

MÉLANGES

Le marquis de Pimodan, compagnon d'armes de Jelačić. — Parmi les Français qui se trouvèrent en 1848-49 dans les rangs de l'armée autrichienne, à côté des d'Aspre, Saint-Quentin, Corberon, etc., figure aussi le marquis de Pimodan, arrivé malgré sa jeunesse à un rôle et à une renommée considérables. Ce jeune Français authentique, émigré volontaire à cause de ses opinions politiques dictées par les traditions légitimistes de sa famille, est né à Paris le 29 janvier 1822. Il reçut sa première éducation en France et, après un passage à Fribourg en Suisse chez les Jésuites, sa formation militaire à Saint-Cyr. Même lorsqu'il prit du service dans l'armée autrichienne, après avoir complété ses études militaires à l'école de Wiener-Neustadt, Pimodan n'abandonna pas sa nationalité et préféra quitter l'armée autrichienne, avec le grade de colonel, que de se faire naturaliser Autrichien, prévoyant peut-être aussi la guerre de 1859. Toujours en accord avec ses opinions politiques, il s'engagea en 1860 dans l'armée pontificale, sous les ordres du général de la Moricière, pour trouver bientôt, général à l'âge de 38 ans, une mort héroïque à la bataille de Castelfidardo.

Pimodan (Georges de Rarécourt de la Vallée, marquis de Pimodan, comte autrichien) ne fut pas seulement un soldat brillant, qui s'est signalé notamment à la bataille de Moor en Hongrie par des actes de bravoure personnelle, mais aussi un écrivain intéressant et apprécié. Ses souvenirs [1] furent dès leur apparition traduits en allemand [2] et le traducteur en souligne la valeur et l'intérêt dans les

[1] Publiés d'abord par la *Revue des Deux Mondes*, ces souvenirs furent réimprimés en 1851 et 1861. En 1891 H. Champion fit paraître une édition en deux volumes sous le titre *Souvenirs du général marquis de Pimodan*, 1847, 1849, avec une introduction [de 71 pages] par un ancien officier, avec des cartes des campagne d'Italie et de Hongrie et un portrait de l'auteur [par F. Burney].

[2] *Historisches Lese-Cabinet*, 44, 45, 46. Lieferung. *Erinnerungen aus den ita, lienischen und ungarischen Feldzügen* vom Grafen Georges von Primodan-österreichischen Cavalleriemajor, Ordonanzofficier beim Marschall Radetzky im

termes suivants : « Le comte Primodan est toujours véridique et c'est pour cela que son écrit est tellement attachant. Sa valeur est encore augmentée par le fait que ce jeune officier sut, malgré le tintamarre des armes et le tumulte des batailles, laisser son âme ouverte à des impressions plus douces, communiquant ainsi au lecteur, comme d'agréables intermèdes, des descriptions de paysages ou d'œuvres d'art, chaque fois qu'il avait le loisir et l'occasion de les voir dans des pays ravagés par la guerre. » Dans ses souvenirs il parle à plusieurs reprises des Croates et notamment de Jelačić auquel il fut attaché en qualité de major [1]. Déjà en Italie où il fit la campagne comme lieutenant dans un régiment de chevau-légers recruté en Bohême, Pimodan fit la connaissance des Croates : « Presque chaque semaine des bataillons croates traversaient Vérone, on les poussait en avant vers le Pô et le Tessin : c'étaient des hommes superbes, hauts et forts, et dont l'air dur et sauvage contrastait avec la physionomie un peu efféminée des Italiens ; ces pauvres Croates étaient sans cesse dupes de l'astuce des marchands véronais. Comme je passais sur la place, je vis deux sous-officiers des *Ottochaner* qui achetaient du riz pour leur compagnie ; on leur en demandait un prix exorbitant, et, comme ils ne savaient pas la langue, je m'avançai, fis le marché et eus le riz à moitié prix. Alors, avec cette bonté naïve et cordiale naturelle aux Croates, ils me prièrent de boire avec eux. On apporta du vin ; mais, quand j'ouvris mon manteau pour avancer le bras et prendre un verre, ils virent à mon uniforme que j'étais officier. Leur embarras, leur mine humblement respectueuse, me firent sourire ; je leur donnai la main et nous nous quittâmes bons amis » (*op. cit.*, t. I, pp. 105-106). Une autre fois, après avoir raconté la bravoure des *Sluiner* lors de la traversée de la Chiesa, au-dessous de Montechiero, où périt le capitaine Šokčević, Pimodan continue : « Arrivés à Bussolengo, non loin de Peschiera, les *Sluiner* avaient forcé le passage, pillé quelques maisons et des boutiques, et l'après-midi je les vis, sur la place, occupés à envelopper leurs pieds noirs et meurtris dans des pièces de satin. Ces braves Croates avaient si peu d'idée du luxe le plus habituel de la vie, qu'ayant trouvé des assiettes de porcelaine dorée, ils en cas-

Jahre 1848, Stabsofficier im Corps des Banus Jellačić im Jahre 1849. Aus dem Französischen von Dr Legué, Pest, Wien und Leipzig, Hartleben's Verlags-Expedition 1851.

[1] A. T. Brlić dans son Journal (publié en croate par Ivana Brlić-Mažuranić, t. II, p. 92) signale sa présence auprès du Ban le 29 mars 1849 à Czegled. Au déjeuner Jelačić posa à Brlić la question qui parmi les convives ressemblait au général Cavaignac, et Brlić montra Pimodan, sans savoir encore que c'était en effet un Français.

sèrent les bords et les conservèrent précieusement, croyant que cette dorure avait quelque valeur. »

Français, il ne put rester insensible — malgré les préjugés de classe qui étaient les siens — au fait que l'armée du Piémont comptait dans ses rangs nombre de Savoyards français, soldats intrépides de la brigade d'Aoste. On sait que la population de la vallée d'Aoste, est française, et Pimodan ne peut s'empêcher de noter avec émotion : « Presque tous les soldats piémontais portaient des scapulaires, beaucoup avaient des livres de prières dans leurs poches, l'un d'eux gardait encore sur lui une lettre de sa mère écrite en français. Elle lui disait « qu'elle prierait pour lui la sainte Vierge ; qu'il soignât sa santé et se tînt les pieds chauds de peur de s'enrhumer ». Pauvre mère ! » (*op. cit.*, t. I, p. 173).

D'Italie, Pimodan reçut à la fin de 1848, l'ordre d'aller rejoindre à Vienne le prince Windischgrätz. Or celui-ci l'attacha à l'état-major du ban Jelačić. « J'allais donc servir en Hongrie, écrit-il, sous l'un des plus chevaleresques généraux de l'armée autrichienne » (*op. cit.*, t. II, p. 14). Tout ce qu'il note dans ses souvenirs au sujet de Jelačić est tout à l'honneur du ban croate et de sa renommée militaire aussi bien que personnelle. « J'avais entendu en Italie tous mes compagnons d'armes parler avec enthousiasme du ban Jellachich ; aussi n'est-ce pas sans quelque émotion, que je me rendis près de mon nouveau chef. Le ban est de taille moyenne ; il a la poitrine haute, les épaules larges, le front haut et découvert, les tempes garnies de cheveux noirs. L'expression de son visage est douce ; cependant, dès qu'il s'anime, son regard devient impérieux. Il a la parole facile et éloquente. Tout en lui respire la force et l'énergie ; mais ce n'est pas dans un salon, c'est sur un champ de bataille qu'il le faut voir ; quand il s'élance à la tête des bataillons, quand sa voix mâle domine le bruit du canon et entraîne les soldats. A Vienne, comme dans le reste de l'empire, le ban avait été reçu avec enthousiasme ; la rue, devant le palais qu'il habitait, était continuellement pleine de personnes attendant son passage pour lui donner des marques de leur sympathie. Les hommes le saluaient de leurs vivats, et les femmes agitaient leurs mouchoirs ; grands et petits, tous semblaient vouloir lui témoigner leur reconnaissance, lui faire oublier qu'il fut un temps où lui, l'homme loyal et chevaleresque, avait été accusé de rébellion, mais le ban fuyait ces ovations et ces applaudissements, noble récompense que la foule a avilie en la prodiguant » (*op. cit.*, t. II, pp. 14-14).

Rapportant les actes de pillage des troupes souvent privées de nourriture, Pimodan ajoute que chaque fois le ban paya de sa propre bourse et très largement le dégât fait par ses soldats (*op. cit.*,

t. II, p. 43). Plus réaliste est le récit des opérations dirigées par Jelačić après son arrivée à Osijek (Essek) au début de mai 1849. « Les récits de la retraite de Russie, dit-il, peuvent seuls donner une idée de ce que l'armée du ban a souffert pendant ces longs jours passés à attendre une nouvelle campagne. Les troupes, manquant souvent de vivres, restèrent pendant plusieurs semaines sans abri, sur un sol calciné par la chaleur, n'ayant à boire que l'eau bourbeuse des bords de la Theiss, ou celle des puits dans lesquels pourrissaient les piles de cadavres que les Hongrois y avaient jetés après chaque combat. Le choléra et le typhus emportaient ceux que les balles de l'ennemi n'avaient pas atteints. C'est alors surtout que le ban, entouré de soldats mourants, et sans communications avec le reste de l'armée impériale, montra tout ce que peut un grand cœur. Chaque jour assailli, souvent victorieux, il attendit ainsi pendant de longues semaines la reprise des hostilités et de la marche offensive du général Haynau. C'est alors, c'est avec une armée réduite à sept mille hommes, qu'il alla attaquer quinze mille Hongrois dans les plaines d'Hagyes » (*op. cit.*, t. II, pp. 145-147).

Rappelons encore brièvement que l'auteur de ces souvenirs fut fait prisonnier par les Hongrois, ayant descendu le 20 mai le Danube en reconnaissance. Enfermé dans la place forte de Petrovaradin (Peterwardein) il organisa un complot dont le but n'était pas seulement son évasion mais aussi la prise de la forteresse. Une imprudence d'un de ses compagnons provoqua l'exécution de trois conspirateurs, les sous-officiers Kussmaneck, Braunstein et Guberić, tandis que Pimodan, après de longs jours d'angoisse, finit par être relâché, le commandant des forces magyares Goergey ayant lui-même capitulé entre temps [1]. R. M.

[1] Dans ses Mémoires, que l'Institut français de Zagreb a entrepris de publier, le général Neustaedter raconte un épisode de la bataille de Moor où Pimodan, qu'il qualifie de « preux chevalier », s'était particulièrement signalé : « Pimodan y reçut un coup de sabre d'un houzard, qui lui emporta le *csákó*, et blessa sa tête, le sang lui ruissela sur sa noble figure. Il s'élança pourtant au-devant du ban pour lui faire le rapport de la prise du canon, en le saluant de son sabre, tête nue et sanglante. Le ban avait longtemps après raconté qu'il avait éprouvé une impression si forte de cette apparition héroïque du comte Pimodan, qu'il ne la pourrait jamais oublier » (Ms., vol. VI, pp. 91-92).

Le Gérant : R. Bussière.

Imprimé par R. Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 6-3-1940.



ISBN: 978-2-7204-0618-8